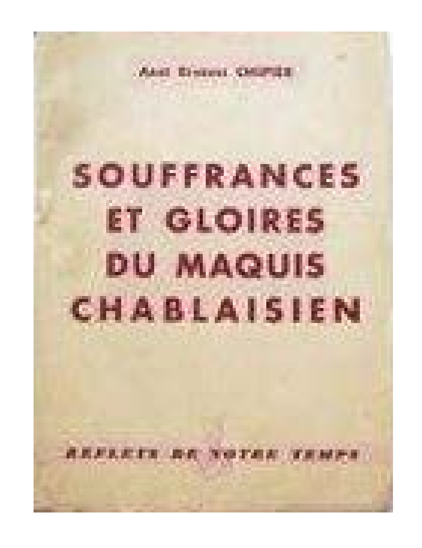
Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Abbé Étienne Chipier

SOUFFRANCES ET GLOIRES DU MAQUIS CHABLAISIEN

1946

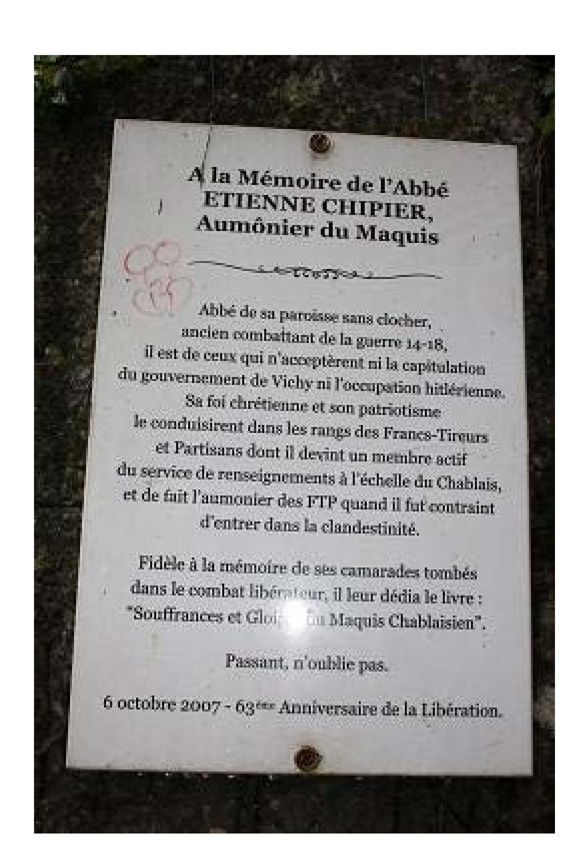


Table des matières

À mon frère d'armes, Auguste MUGNIER,

Au Lieutenant Pierre BARONE,

À Henry REYMOND, de Vevey.

À Joseph BORIG, de Genève.

Les faits de notre vie, aussi différents et aussi variés soient-ils, ont une parenté spirituelle. Ils s'appellent entre eux.

I. – La Résistance

Charles Péguy dont la verve était si riche, si féconde, si humaine, était incapable de se produire en public. Cependant, quand il se trouvait dans un cercle d'amis, il se laissait aller à des improvisations merveilleuses sur des sujets qui l'intéressaient, comme la misère et la pauvreté, sur lesquelles il a écrit, dans son « Jean Costes », des pages immortelles. Faut-il voir en cela de la timidité ? Ce serait étonnant chez cet homme qui fut tué à la tête de sa compagnie, en 1914, à Villeroy, dans les plaines de la Marne. J'y décèle plutôt une certaine pudeur à donner le son exact de son âme.

Voici que, comme Péguy, je suis hésitant à vous livrer mon âme. Elle est faite de toutes les souffrances, de toutes les joies, de toutes les gloires de nos Maquisards que j'aurais voulu continuer à porter en moi, dans le secret, comme une offrande à la Patrie que nous avons aimée plus que tout ici-bas. Toutefois, en face des préjugés, des calomnies, des attaques injustifiées, une force du dedans me pousse à parler.

Les collaborateurs d'hier, résistants d'aujourd'hui, ont repris du poil de la bête. Ils sont partout. Ils accusent, ils jugent, ils condamnent. Si nous n'y prenons pas garde, les Résistants iront en prison. Voilà pourquoi, connaissant plus que tout autre leur spiritualité, j'ai entrepris de les défendre. Je leur ai donné le meilleur de mon cœur sacerdotal. Je ne le reprendrai pas.

Vous me permettrez, au début de cet entretien où je vous dirai la vérité, de définir leur idéal, de le placer sur le plan humain ou divin, selon que nos gars sont croyants ou incroyants. Nous verrons que ces deux lignes de conduite, quoique parallèles, ont plus d'un point commun, plus d'une assise commune. Et, bien que l'une soit supérieure à l'autre, le divin, tout en gar-

dant sa vie transcendantale et indépendante, ne se greffe, dans notre condition, que sur l'humain, depuis que le Premier Résistant du monde a pris notre nature.

Nous entendons par Résistance, la lutte entreprise contre les forces du mal. Que ce mal ait une malice intrinsèque ou que la chose, indifférente par elle-même, devienne un moyen pour satisfaire nos instincts pervers et soit viciée par l'intention. L'argent par exemple qui a tout pourri, parce que le mobile de ses détenteurs est de s'en procurer toujours plus, par des moyens justes ou injustes, au prix de la sueur, des larmes et du sang du Pauvre. Je veux parler aussi de ceux qui le désirent, avec une espèce de frénésie, pour arriver au même but.

Si nous nous plaçons sur le plan surnaturel, notre Résistance prend sa source dans les paroles de Dieu au serpent, à la première page de la Genèse : « Je mettrai une inimitié entre toi et la Femme, entre ta race et la sienne ». Nous ne craignons pas d'affirmer, à la lumière de l'histoire, que la race du serpent c'est l'Allemagne qui, depuis des siècles, nous a envahi intellectuellement d'abord, matériellement ensuite. Qui ne dira que cette hégémonie de l'Allemagne n'est pas d'origine diabolique et que les moyens pour arriver à ses fins ne sont pas infernaux. Il ne faut rien moins qu'un esprit démoniaque pour les concevoir. Nos déportés et nos torturés en savent quelque chose. Je sais qu'il se trouve chez eux des individus excellents, d'esprit latin et de culture latine. Mais, quand il s'agit de leur pays, tous obéissent comme un seul homme, laissant à l'arrière plan leurs croyances et leur vernis de civilisation.

Descendons maintenant sur le plan humain. Le Français aime farouchement sa liberté. Cet amour est inné en lui. Ne le traduisez pas par une indépendance anarchique. Il aime être bien commandé, c'est-à-dire que l'on sauvegarde sa personnalité. Il ne veut pas être le pion que l'on pousse au gré des caprices d'un seul. Car, imprégné de christianisme, il sait, consciemment ou inconsciemment, que toute autorité vient de Dieu et qu'en

dernier ressort il dépend de Lui seul. Vous ne lui ferez point admettre l'abus de pouvoir sous toutes ses formes, créateur de la misère. Il entend vivre humainement dans une certaine aisance que l'autorité doit favoriser afin que, corporellement, intellectuellement, spirituellement, il puisse se développer et s'épanouir. C'est là où le plan inférieur se rencontre avec le plan supérieur, l'humain avec le divin. Aucune rencontre de la grâce n'est possible sans cette liberté. On ne peut aimer ni Dieu, ni son prochain, dans la servitude de l'homme.

La France fut toujours la défenderesse de la foi et de la liberté dans le monde. De par sa vocation même, je suis porté à croire qu'elle a remplacé le peuple Juif défaillant, jusqu'à ce que celui-ci se convertisse vers la fin des temps. Notre passé nous permet cette affirmation. L'étranger sait bien que cela est ainsi. Ses yeux sont fixés sur nous. Ils sont d'amour ou de haine. Ici, c'est tout un peuple qui nous hait et nous a attaqué trois fois en moins d'un siècle (c'est la race ennemie de la Femme de l'Écriture). Là, c'est une nation sœur, oublieuse de sa parenté spirituelle avec notre pays qui s'est ralliée au plus fort. Ailleurs, c'est un État, comme la Suisse, qui, heureusement, n'ayant pas à entrer dans le conflit, a pu exercer, vis-à-vis de la France, la plus débordante charité.

Nous avons eu des Résistants de toutes les nations. Leur action résistante s'est mesurée au degré de leur amour pour la France. Nous en connaissons qui ont aimé notre pays à l'égal des meilleurs Français. Ils n'ont pas craint d'exposer leur vie pour lui. Ils méritent l'affectueux et reconnaissant hommage de la Résistance française.

J'ai défini nettement ce magnifique idéal qui ne tend rien moins qu'à la sauvegarde de notre civilisation latine. Par le fait même, j'ai éliminé tous les parasites de la Résistance. Ceux qui ont travaillé pour un profit personnel : les résistants du porte-monnaie, ceux qui ont attendu le jour de la libération pour entrer dans nos rangs, ou même le lendemain, recueillant les ga-

lons et les lauriers d'un symbolique parachutage. Je ne considère pas non plus comme résistants, dans toute la pureté du terme, ceux qui ont touché de l'argent de l'étranger. *Les vrais Résistants ont les mains propres et les poches vides.*

Vous êtes trop intelligents pour que j'aie besoin d'ajouter que les actes répréhensibles de certains individus n'entachent en rien la Résistance. C'est comme si vous attaquiez la Religion ou une société dont le but est excellent et les moyens bons, parce que quelques-uns de leurs sujets sont les contempteurs des lois de cette société. D'ailleurs par le récit que je vais vous faire des exploits de nos Maquisards, vous jugerez à combien peu se réduisent les griefs qu'on leur impute. L'époque troublée que nous traversions excuse entièrement nos gars, même si les pantouflards ont été quelque peu dérangés de leurs habitudes bourgeoises. Liquidons de suite les affaires, soi-disant de vols, appelées par nous « piquages ». Nous répondrons dans le cours du récit, à l'accusation la plus grave qui leur est faite : les « dessoudages » que leurs détracteurs ont trouvés criminels ou au moins prématurés.

Parlons donc des piquages que l'on a qualifiés de vols éhontés. Vous rendez-vous compte que nos gars ne touchaient rien (cela va sans dire) d'un gouvernement pro-allemand, que, par une mesure inique, on leur enleva leurs cartes d'alimentation. C'est alors que la main-mise sur les tickets dans les mairies fut organisée. Les populations subirent parfois quelque retard dans la distribution de leurs cartes, mais n'en furent jamais privées. Que dis-je, les familles les plus pauvres eurent l'heureuse surprise de trouver des suppléments de tickets, déposés discrètement dans leur boîte aux lettres par les Maquisards compatissants.

Que ces Messieurs les Collaborateurs, toujours empressés de satisfaire à la réquisition allemande, aient eu le désagrément de voir leurs produits exigés de force par le Maquis, il ne faut point qu'ils s'en étonnent. Nos jeunes poussaient la condescen-

dance jusqu'à leur laisser largement de quoi vivre. Ils avaient deux cochons, on en réclamait un. Une vache soustraite au troupeau permit encore à certains de s'enrichir aux dépens du Pauvre, incapable de payer les produits de première nécessité au prix demandé. Le marché noir a battu son plein pendant l'occupation.

Les Allemands ne devaient pas être non plus très contents de voir avec quelle peine le ravitaillement leur arrivait, disons ne leur arrivait pas du tout. Une anecdote vous montrera comment nos gars arrivaient à le soustraire. Un camion rempli de pommes de terre descendait de Bernex. Au point convenu, à l'orée d'un bois, le chauffeur donnait trois coups de klaxon, puis le camion s'arrêtait. À ce signal, les Maquisards, sortant d'un fourré, se précipitaient sur le véhicule et le vidaient de son contenu en moins de deux. Des coups aussi heureux, mais plus dangereux, furent accomplis. On ne craignit point de revêtir l'uniforme vert-de-gris pour passer des vivres et des armes à la barbe d'authentiques boches. Ne pourra-t-on jamais écrire l'histoire des véhicules de tous genres qui, sous un chargement en apparence anodin, cachaient les choses nécessaires à la défense et au ravitaillement.

II. – Préparation à mon entrée au Maquis

La Résistance, avant la rupture de la ligne de démarcation, était en voie de préparation. Elle n'était pas organisée. Son action était individuelle et sédentaire. Elle était le propre de quelques groupes de Français qui n'avaient pas admis la défaite. Les collaborateurs se plaisaient à répéter que nous devions accepter d'avoir été vaincus et qu'à tout prendre les conditions d'armistice n'étaient pas si terribles. Pensez voir, avait dit le Maréchal, l'honneur militaire restait sauf. Les vrais Français bouillaient à ces paroles. Avant même d'avoir entendu la voix du général De Gaulle, quelque chose criait en eux que la force ne primerait jamais le droit, que la Fille Aînée de l'Église ne devait pas périr, que la France est immortelle. On risquait fort à cette époque de se laisser prendre par la correction des Allemands. Beaucoup s'en louaient déjà ouvertement. Par ailleurs, le plus grand nombre, se méfiant de l'attitude extérieure du Boche, tournaient les yeux vers Pétain. Il faisait à coup sûr double jeu. La Légion cachait un mouvement para-militaire qui, en temps voulu, aiderait les Alliés à chasser l'ennemi. C'est ainsi que l'immense majorité des Français donna son nom à la Légion.

Nous avons été trompés des deux côtés. Mais ceux qui avaient cru à l'ex-Maréchal n'ont pas négligé pour autant la préparation à la Résistance. Car on pouvait être, jusqu'à ce que nos yeux fussent dessillés par les félonies vichyssoises, pétainiste en même temps qu'anti-collaborateur. Je dirais même que certains pétainistes ardents se livraient à une propagande d'autant plus active, et relativement ouverte, qu'ils croyaient que, tacitement, le Maréchal les approuvait.

Les Mouvements Unis de Résistance, créés à la fin de l'année 1942, trouvèrent donc rapidement des adeptes parmi les Résistants de toujours. Le professeur Joly, mort déporté en Allemagne, fut un des pionniers du début. Il se livra à une propagande active, seule chose possible en 1940. Lacoste, ancien percepteur de Thonon, Ministre de la Production Industrielle, qui commença son action résistante à l'instigation des Syndicats Chrétiens de Toulouse, publiait, dans un bulletin d'information, des extraits de la presse alliée (fin 1942). Deux mouvements clandestins naissaient à la même époque : « Combat », dont l'animateur était Peccoud et ses collaborateurs Potier et Neuraz. Son but : diffusion des journaux clandestins. « Libération », avec Mériguet. Son but : regroupement des forces éparses de la Résistance. Mériguet, chef du M.U.R., fit l'union des deux mouvements.

Bien que le M.U.R. se soit donné comme mission de grouper les forces de la Résistance pour une action concertée, celle-ci demeurait pour l'instant individuelle et sédentaire. Mais nous devons les féliciter d'avoir préparé les esprits à une résistance armée, par une propagande intensive et raisonnée.

Parmi tous les groupements du Maquis, ceux qui recueillirent le plus grand nombre de réfractaires au service obligatoire et se mirent de suite à l'action armée, ce furent, sans contredit, les Francs Tireurs et Partisans de France. Ils réunissaient à l'ordinaire des ouvriers, des paysans, des artisans, en somme le peuple du travail. J'entrais de plain-pied dans leur organisation, et cela pour deux raisons, l'une matérielle, l'autre morale. La première, c'est qu'en Haute-Savoie leurs groupements étaient les seuls connus ouvertement : *les fameux Terroristes.* Ne croyez pas qu'ils se composaient uniquement de communistes. S'il se trouvait de ces derniers en majorité, on y voyait des hommes d'extrême droite. J'y ai connu un trappiste, un curé et plusieurs autres religieux. Une seule pensée les animait tous, la libération de notre pays. Eh ! mon Dieu, comme vous le verrez, ils furent d'ardents et de valeureux patriotes. La seconde raison

de ma venue spontanée dans leurs rangs, c'est que mes origines de fils de petit artisan et mon ministère m'y poussaient.

Mon histoire est la leur. Voilà pourquoi, sans vouloir me mettre en vedette, je voudrais remonter de quelques années dans l'exercice de mon sacerdoce pour que vous saisissiez comment ma vocation de prêtre se confond, comme étant naturellement son champ d'action, avec mon appel à combattre, à consoler, à guérir dans les rangs des Francs-Tireurs et Partisans de France qui, en même temps qu'ils défendaient nos libertés, assuraient aux humbles, aux petits, aux pauvres, le droit de vivre sous le soleil et de manger, dans leur pauvre maison, le pain quotidien.

Je suis un drôle de curé, un curé pérégrinant. On me vit errer parmi les clochers les plus divers. Aucun ne me retint à son ombre. Je ne pouvais pas m'habituer à paître des ouailles routinières qui passaient le meilleur de leur temps dans la pieuse enceinte du bercail, sans le moindre souci de leurs frères égarés, voués, par leur rigorisme, aux flammes éternelles. Le curé était à coup sûr, de cette géhenne, l'infâme tortionnaire. Aussi, mon apparition au milieu des damnés de la terre inspirait à ceux-ci un mouvement d'irrésistible répulsion. Les moyens surnaturels s'avéraient impuissants à les attirer. Des biens de ce monde, ils en étaient tous repus. Le curé avait souvent faim. C'était encore eux, les mécréants, qui lui donnaient l'essentiel, au grand scandale de quelques fidèles dont la religion formaliste n'arrivait à ouvrir ni le cœur, ni le porte-monnaie. Au bout de plusieurs années, je ramenais deux brebis au bercail. Les fidèles les accueillirent, non pas avec la joie des élus à l'annonce du retour d'un pécheur repentant, mais avec l'œil de côté des blanches tourterelles, s'éloignant à pas comptés du noir corbeau.

Une église faillit définitivement m'attacher. Son grand vaisseau s'étend au carrefour des artères les plus bruyantes de la capitale. Il n'a rien d'écrasant, rien d'aérien. Il s'allonge, il court le long de la rue où gens et voitures défilent jour et nuit pour sa-

tisfaire le ventre de Paris. La haute et unique tour est plus matérielle que spirituelle. Elle veille sur ce qui se passe en bas, sur les allées et venues des ménagères, leurs paniers chargés, sur les véhicules fleuris des marchandes des quatre-saisons, sur les lourds camions qui la secouent sur ses bases et la tiennent sans cesse en éveil. Son intérieur s'élève au niveau de nos préoccupations matérielles. L'élévation de sa nef est retenue au sol par quatre-vingt-dix piliers énormes. Elle est lourdement temporelle. Les ouailles de cette singulière paroisse sont tous des gens du menu peuple. Les snobs de la vertu diraient du bas peuple.

L'autel de Saint Antoine de Padoue était plus visité que le Maître-Autel où se cache le Patron. J'y vois deux raisons. La première, c'est que saint Antoine a puissance de rendre à leurs possesseurs les biens qu'ils ont égarés sur les chemins temporels. Dans le tohu-bohu des Halles, on égare facilement les choses et difficilement on les retrouve. Ne faut-il pas que la dextre du Saint soit habile, pour qu'il la mette sur une clef, là où une mère ne retrouverait pas ses petits. En second lieu, son autel est près de la porte. Les dames aux manches retroussées sur des biceps rebondis, les filles en cheveux, tout le menu peuple qui arpente l'asphalte n'oserait s'approcher du Saint des Saints, là où les belles dames apportent leur dévotion parfumée. Pendant les heures de garde, quand j'attendais de perdre en mon âme compatissante les misères de Paris, je stationnais près de l'autel de celui qui força une bourrique à s'agenouiller devant le Saint-Sacrement. Je voyais mes gens foncer vers le Saint de Padoue et rester les yeux fixés des heures sur sa statue. Puis j'entendais murmurer dans l'ombre des prières à faire crouler sur la nuque des riches les chastes étoiles : « Père, mon enfant va mourir, je n'ai plus le sou » ou bien « Je suis une garce, porte-lui ce cierge pour moi ». Je vidais ma bourse, en pleurant, dans les mains de la pauvre mère et je prenais des mains impures un cierge lourd et bien droit dont la flamme brûlait comme l'amour.

Saint Nicolas des Champs, en plein centre de Paris, à un quart d'heure de Notre-Dame, est un foyer de tuberculose et de syphilis. Aucune condition d'hygiène. Les rues sont étroites et malsaines comme les ruelles du quartier du Vieux Port à Marseille. Les maisons sont lépreuses et mal aérées. Les ménages y sont entassés, pêle-mêle, dans une ou deux pièces. Je voulus tout d'abord me mettre à l'unisson de cette tranche de paroisse qui avait les préférences de mon cœur. Le prêtre ne doit-il pas être la forme de son troupeau...

J'habitais un quatrième. Mon prédécesseur, un prêtre habitué de l'église, y avait laissé quelques meubles. J'en fus heureux, car mon mobilier avait passé en d'autres mains. Le bonheur d'être dans des meubles d'emprunt fut de courte durée. Le prêtre habitué vint péremptoirement me les réclamer. Où mon homme manqua de patience, c'est qu'il m'obligea à enlever les assiettes de la table sur laquelle je mangeais avec le plus pauvre de mes gens. Nous achevâmes notre frugal repas sur le plancher.

Dépouillé de tout, j'allais pouvoir m'occuper efficacement des miséreux. Je fis d'abord connaissance avec les concierges. Chacune avait deux et trois cents locataires. C'était la misère la plus noire à tous les étages. L'hiver, on grelottait dans les alcôves et dans les pièces, car, déjà, on manquait de charbon. Les paroles pieuses pénètrent profondément dans les âmes pauvres. Elles glissent sur celles des misérables. Il ne me vint même pas à la pensée de leur en proférer. Je mis la main à cette pâte matérielle, à cette glaise, à cette boue. Je nettoyais le taudis de cette malheureuse vieille qui se mourait aux côtés de sa fille folle. Rien de plus noir que cet antre de la misère : les draps, la vaisselle, les corps et peut-être les âmes. Les choses demeurèrent réfractaires à la brosse. Les âmes s'envolèrent immaculées dans le Sein où repose Lazare. Je lavais les langes d'un petit que je venais de baptiser, tandis que le père pleurait, dans un coin, sur une chaise bancale. Je portais la nuit, sur mes épaules encore fortes, des sacs de charbon. Le communiste du coin m'aperçut.

Il m’aida, parce que « ça » c’était sa religion. Depuis ce jour, nous fûmes étonnés de nous retrouver frères, des compagnons de la misère. Nos mains se tendirent et ne se quittèrent plus.

La vigie de Saint Nicolas veillait sur cette grouillante misère. Elle annonçait, nuit et jour, qu’elle allait bientôt s’accroître, qu’elle viendrait du ciel. À l’appel de sa lugubre sirène, les petits, les femmes et les vieux, grelottant de peur, descendaient sous leurs maisons lépreuses qui tremblaient elles aussi. De la Belgique et du Nord arrivaient d’interminables caravanes. Mon trottoir débordait de leurs flots. Je vidais mes placards. Je descendais mes provisions dans la rue. Je remontais mes quatre étages, de crainte que toutes les bouches ne fussent satisfaites.

Un matin où l’angoisse montait de toutes parts, je m’apprêtais à célébrer solitaire. Un homme me demanda à servir. Les répons étaient parfaits, sa piété touchante. De retour à la sacristie, après l’avoir remercié, je m’enquis de sa situation. Il m’expliqua qu’il s’était sauvé de Namur (paroisse de Saint Éloi) en emportant le Saint Sacrement. Sa fille et lui avaient couché, la nuit dernière, sous le porche de l’église. Une question se posait : qu’allait-il devenir demain ? Je leur proposai de grimper à mon quatrième. Mes économies suffiraient à leur payer deux chambres. Ils s’installèrent à mon foyer de misère. Mon petit avoir y passa, mais comme il était bon d’avoir chez soi celui qui avait sauvé le Bon Dieu !

Paris semblait mourir à petit feu. Il se vidait de son sang généreux. Le flot du Nord s’était écoulé. La capitale eut encore quelques soubresauts d’une vie qui s’achève. Elle vit accourir les habitants affolés de sa banlieue proche. Mon quatrième s’agitait fébrilement. Une femme me demanda l’hospitalité avec ses quatre chiens. Une maman me supplia de partir et d’emmener son fils. Les uns après les autres, les hommes et les femmes que j’avais dirigés et aidés versaient des larmes sur les malheurs de notre Patrie, dans ma chambre dépouillée des biens terrestres.

L'heure était poignante. Devant le crucifix que les lèvres mourantes de mon père avaient une dernière fois baisé, je résolus d'être le pasteur du troupeau errant sur les routes de la souffrance. Ma chambre nue se remplit, comme une salle d'attente, de valises trop lourdes. Et, le baluchon sur le dos, nous partîmes, à la grâce de Dieu.

III. – L’Avenue de la Résistance

Je ne vous raconterai pas dans le détail les péripéties de l’exode. Je vous montrerai simplement la phase de désespérance et l’aube brillante qui se leva enfin, sur mon ciel affreusement bas.

Les jambes refusaient de porter une tête en feu. Nous avions l’impression de piétiner sur place, dans la poussière. Les Boches sont là ! Impossible désormais de les tenir à distance. Pourquoi aller plus loin ? Ne valait-il pas mieux se laisser tuer sur place par une balle ou écraser par l’une de leurs puissantes machines que de peiner encore sur la terrible route. Nous nous assîmes sur un talus. Je pleurais d’avoir à subir une mort aussi peu glorieuse, sans combat, sans vengeance. Une haine puissante accumulée depuis des années, submergeant toute idée d’humanité, m’étouffait, me levait de ce tertre, me faisait hurler en me frappant la tête de mes deux poings : « Sale Boche ! sale Boche ! ». Je retombais, écrasé par mon impuissance. Combien de temps restâmes-nous en cet endroit ? Nous regardions hébétés le défilé de la défaite. Chacun allait droit devant lui, sans savoir le but d’une semblable équipée, unique dans l’histoire. Aucune idée ne prenait consistance dans ma tête qui roulait les plus noires pensées. Au début, je voyais l’utilité de m’être engagé sur la route. Je véhiculais dans des poussettes de tout petits que les mamans n’avaient plus la force de porter. Je chargeais sur mes épaules, comme la Croix de Jésus, comme Jésus Lui-même, un enfant blessé par des balles et des éclats de bombe. Je soutenais des vieillards. J’encourageais les mourants. J’accomplissais un travail qui étonne de la part d’un prêtre, en aidant à l’accouchement d’une malheureuse. Ses hurlements fendaient l’âme. Elle nous suppliait de lui laisser son fruit. J’aurais désiré être le parrain de l’enfant d’une douleur aussi in-

tense. Je le baptisais, pendant qu'au loin le canon tonnait et que les avions se délestaient de leurs bombes sur le troupeau en fuite. Maintenant, mes bras se sentaient impuissants à cette besogne de pitié. Mon cœur élargi hier, par ce sentiment, se resserrait, se recroquevillait. Je trouvais qu'il n'y avait plus personne à sauver, car nous étions tous perdus. La mort nous conduisait, sans retour possible, jusqu'aux portes de notre éternité. Quand un homme arrive, dans la souffrance, aux limites de l'inconscient, il sollicite comme une grâce de l'achever. Cette barrière une fois franchie, un heureux apaisement descend sur le corps vaincu par la douleur. C'est le mieux dans l'attente du tombeau. L'euphorie des mourants. Cela est vrai de la douleur physique. La douleur morale n'a aucun apaisement. Elle va en s'intensifiant. Elle a une répercussion sur le corps qui se tord, comme sous le coup d'une souffrance physique. Je ressentais en moi ce phénomène. J'avais l'impression que mon âme me pesait. Je ne la pouvais plus porter. Elle battait mes flancs à grands coups pour s'en évader. Je sentais ses appels, ses sanglots, s'arrêter dans ma gorge. Mes yeux grands ouverts sur une vision horrifiante ne voulaient pas se fermer. Le néant, la nuit... Une éternelle nuit allait certainement m'envelopper si je laissais s'abaisser mes paupières. « Mon Dieu, venez à mon aide, je ne puis plus pleurer. » La prière que je murmurais aurait voulu s'exprimer par des larmes. Elle me secouait de la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête. C'est dans cet état voisin de la mort que je vis une voiture s'arrêter, un soldat en descendre, me prendre par le bras, en s'écriant : « Vite ! vite ! montez, les Boches sont là. » Comme un automate, je grimpai dans le camion et je m'affalai sur une banquette. Ma tête trop lourde se heurtait sans réaction aux montants qui soutenaient la bâche. Puis, elle s'inclina sur ma poitrine, bercée durement par les cahots de la route. Mes yeux s'étaient clos. Qu'importe désormais où le pesant véhicule m'emmenait. Je ne voyais plus cette maudite voie qui retenait ma contemplation. Maintenant, je vivais, dans mon intérieur, un songe épouvantable. Je criais ma mi-

sère. Ce qui déchaînait dans mon entourage des rires affreux, voisins de ma douleur.

Je sortis de mon rêve sur la place d'un tranquille village où je fus déposé au pied d'un ormeau. On aurait dû me placer dans un tombeau. Là aurait été ma place. Je vivais les yeux ouverts dans un monde fantastique. Les humbles paysannes dont les coiffes battaient comme des ailes n'étaient-elles pas les anges consolateurs de cet horrible rêve ? L'une d'entre elles me mit la main sur le front. Sa caresse maternelle apaisait ma fièvre. J'aurais voulu qu'elle la tînt nuit et jour. Elle enlevait les papillons noirs qui voltigeaient devant mes yeux. L'aurore se levait rose sur mon âme. Un prêtre s'approcha de moi, m'aida à me relever et me mit paternellement son bras sous le mien. Il me conduisit jusqu'à sa maison, derrière l'église parfumée de jasmin. Le Presbytère. La Maison du Vieux, le ministre de l'Ancien des ans. La soupe fumait, comme un encens, sur la table campagnarde. Je mangeais en silence. Ma pensée se recueillait. Elle revint sur la route. Je me mis à pleurer. Le curé ému se leva. Sa vieille mère se pencha sur moi et m'embrassa. Elle parlait doucement. Je l'entendis encore, étendu sous les draps roux de grosse toile. Je m'endormais, me semblait-il, sur le sein d'une très vieille femme qui aurait nourri tous les fantômes de la route, et sur lequel les têtes endolories se seraient reposées.

Le lendemain, mes jambes vacillantes me portèrent à l'autel. Mon esprit demeurait sur la route d'où je venais de vivre la plus terrible des messes. Aux flots des sacrifices d'Abel, d'Abraham et de Melchisedech, s'unissait la vague noire et mugissante des cris des blessés, des râles des mourants, des hurlements de la femme qui accouche, des douces plaintes de l'enfant sur mon dos, du grondement de la foule. Je ne devais plus descendre de la croix. Elle était imprimée dans ma chair, dans mon âme.

Nous sommes vaincus. La triste réalité est là. Elle frappe mes tempes à coups sourds. Elle martèle mon cerveau. Nous

sommes vaincus. Une personne vient de m'affirmer qu'il faut fuir jusqu'à Montauban, jusqu'en Espagne. Le pied de la croix de la France va-t-il s'allonger sur le Midi, s'implantera-t-il dans le cœur même de Marie, Mère de Dieu ? Quitter la France... Jamais. Ce serait une trahison.

J'acceptais le toit d'une châtelaine. Je bêchais son jardin. Je gagnais ma croûte. Et je priais, le soir venu, un morceau de la vraie Croix, de celle où, depuis un mois, nous étions étendus, cloués. J'attendais l'instant où je pourrais crier ma douleur, enclose en moi. La châtelaine était sèche comme un coup de trique. Un bien petit cœur battait sous sa peau parcheminée. Elle gloussait de désespérantes paroles. Nous étions, d'après elle, irrémédiablement perdus.

Tout est consommé. L'armistice est signé. Le Maréchal Pétain nous l'annonce en T.S.F., avec des larmes dans la voix. Tout est consommé. Des gens sautent de joie à la honteuse nouvelle : des officiers et des soldats de notre armée éparse sur la route de la défaite. Et moi, debout comme un de la vieille garde, je pleure longuement au milieu des rires. Soudain, dans un sursaut de colère, je frappai violemment sur la table « Non, Messieurs, m'écriai-je, la France n'est pas morte ». Ce fut ma première parole de Résistant. Huit jours après, je commençais, par mes discours, à creuser les fondements d'une résistance acharnée.

La division Afrique du Nord qui, l'une des premières, reprendra le combat sur le sol de l'Empire, célébrait ses glorieux morts. Je fus désigné par ses chefs pour faire de ceux-ci l'éloge funèbre. Jamais sermon ne ressembla plus à une brûlante oraison. Pendant que devant le catafalque, autour duquel se tenaient des officiers, sabre au clair, je lançais des appels à l'espérance humaine d'un prompt relèvement, le ronronnement sourd de la prière musulmane battait de son bélier les murs du sanctuaire. Je voyais, par le porche entr'ouvert, leurs balancements rythmés. Quelle magnifique communion entre ceux de l'intérieur : la Métropole, et ceux de l'extérieur : l'Empire.

Communion dans la foi aux destinées de la France éternelle. Alors, vraiment, j'ai cru à une résistance possible. Ce fut comme une illumination d'En-Haut, de Celui dont les gestes s'accomplissent par les Francs.

La lettre de remerciements que je reçus par la suite d'un officier supérieur me confirma dans cette idée que l'on doit commencer par forger une âme à cette Résistance. « Le Français, m'écrivait-il, ne demande qu'à revenir lui-même. Vous avez vu surtout « l'envers » de la bataille, et il n'était pas beau. Croyez-moi, en ancien combattant comme vous de 1914, « l'endroit » était mieux et chaque fois qu'un embryon d'organisation résistait, on se battait bien. Ayons donc confiance. Notre soldat au fond n'a pas changé. Nous allons repasser la mer et revenir dans notre Afrique. Espérons ». Cette lettre prophétique de la Résistance est du 21 juillet 1940. Elle est signée par le colonel Satagé, commandant le 62e Régiment d'Artillerie d'Afrique.

Nous quittons le calme des campagnes limousines. Notre train est aussi triste, aussi lamentable que la route. Les vitres sont brisées, les portières défoncées, les coussins éventrés. Une fumée noire et épaisse, sortant en lourdes volutes de la cheminée du « coucou » qui traîne les rescapés de la voie douloureuse, s'engouffre dans nos froids compartiments. J'ai connu, pendant notre fuite, un petit train perdu dans la plaine. Il tirait deux wagonnets ouverts, débordant de fuyards. Il avançait. Il reculait, hésitant sur la route à suivre. Ses appels étaient déchirants. J'ai su plus tard qu'une bombe l'avait étendu sur la plaine, sa ferraille déchiquetée, mêlée à des débris humains. Le train de la *défaite*. Le nôtre allait droit, sans hâte. Il s'ouvrait sur la vie. Le train de la *Résistance.*

IV. – Ma Paroisse sans clocher

Dès 1940, je fus jeté dans la bagarre, comme malgré moi, par la force même de mon impatience. Le zèle de la Maison de Dieu contre l'Allemand me dévorait. À la fin du mois d'août, je fus appelé par les Anciens Combattants de l'Arbresles, dans le Rhône, à prononcer un discours. Ce gros bourg gardait dans ses murs et dans sa chair, les stigmates du récent passage des Huns. Mon allocution, extrêmement virulente à l'égard des Boches, me valut les honneurs de Stuttgart. Le traître de la Radio ne digéra pas le passage où les Français étaient mis en garde contre l'envahissement intellectuel et moral qui précéda le déferlement, sur notre territoire, des troupes teutonnes. Cette invasion idéologique, avais-je dit, se poursuivra pendant l'occupation, par une propagande perfide, sournoise qui tâchera d'atteindre les couches profondes de l'intelligence et de la volonté. Les Allemands, maintenant qu'ils sont partout chez nous, savent parfaitement qu'ils n'ont pas entamé l'âme française. Celle-ci leur demeure fermée et hostile. Et tant qu'elle ne s'ouvrira pas à leurs doctrines, pour eux, le travail essentiel reste à faire. La correction allemande est un piège, une opération de sondage.

Après de telles paroles, je n'avais plus à retourner à Paris. L'absence de courrier et, plus tard, dame Censure, ajoutèrent à mon exil de multiples complications d'ordre administratif. La jalousie aidant, une violente persécution fut bientôt déclenchée contre moi. Les péripéties en sont à peine croyables. La machinerie ecclésiastique me broya sans merci. Une inquisition odieuse fut faite par l'autorité civile dans un domaine qui ne la regardait nullement. Le bras séculier était sur moi. Certains auraient bien voulu qu'il m'empoignât, me mît contre un mur où plusieurs de mes camarades consommèrent leur sacrifice et que son doigt appuyât sur la gâchette d'un fusil. Les détails de

l'horrible aventure seront donnés, preuves écrites en main, dans mon livre qui, je l'espère, paraîtra bientôt :

« *Les Saints sans Autel* ». Après la libération, j'aurais pu me venger. Que mes détracteurs dorment en paix. Je ne suis pas un faux prêtre, ni un chevalier de l'industrie. Je n'ai jamais fait de quêtes à mon profit.

Le Foyer Social m'ouvrit ses portes. Son directeur était un résistant de la première heure. Je fus en sûreté auprès de lui.

Je développais, en des conférences familières, devant les jeunes gens que le Père Cartier m'avait confiés, mon fameux diptyque : ma captivité et l'exode. J'y ajouterai bientôt un troisième volet, la Résistance. Le Maquis lui donnera définitivement sa forme.

Les jeunes se souviennent encore avec quelle flamme je leur parlais de ma captivité en 1914 et de la cruauté des Allemands. Quelle consolation, dans mes épreuves, de penser qu'un homme, déporté en Allemagne, se remémorait, pour se donner du courage dans les heures noires, ce fait que je fus deux jours au poteau pour avoir chanté en plein camp le cantique bien connu de nos Savoyards « Catholique et Français, toujours ». Et ce jeune se prenait lui-même à le fredonner.

Il faut avouer que je n'étais pas toujours prudent. Un jour, je m'avisai de vitupérer contre le Boche devant une foule assemblée sur la place d'un de nos villages. Une autre fois (Laval venait de souhaiter la victoire allemande) je commençai ma conférence par ces mots : « Moi, prêtre de Jésus-Christ, je souhaite la Victoire Française ».

Après de tels scandales, tout fut mis en œuvre pour que je me taise. Les lettres anonymes, menaçantes, plurent. Je fus convoqué à la Sous-Préfecture où des conseils de prudence me furent prodigués. Finalement, les pouvoirs de prêcher me furent ôtés. Je n'en continuais pas moins à encourager les jeunes dans

la clandestinité. C'est alors qu'une enquête fut ouverte par le préfet Marion sur mes agissements : prêtre coupable de menées anti-gouvernementales et s'occupant des jeunes dans le Maquis.

N'ayant plus aucun pouvoir, j'entrais alors à l'État-Major de la Résistance comme agent de liaison et j'eus la possibilité, en de nombreuses circonstances, d'apporter le réconfort spirituel dont avaient si souvent besoin nos jeunes.

Je ne perdais aucune occasion d'inculquer les motifs d'une lutte sans merci contre les forces du mal. J'essayais d'élever les esprits à ce bel idéal de pauvreté, force dynamique des âmes contre la misère sociale, engendrée par les trusts, détenteurs de l'argent. Je défendais le Christ d'avoir voulu faire de la Religion la gardienne des coffres-forts. Une excellente occasion me fut donnée de développer ma thèse : la présentation du film « Notre-Dame de la Mouise ». L'histoire émouvante de ce brave abbé qui, ne se laissant rebuter ni par les coups, ni par les injures, édifia, dans la banlieue parisienne, une paroisse de la misère, paroisse d'un maquis sédentaire, image de la nôtre qui sera errante et traquée à travers nos montagnes. Mes paroles allèrent jusqu'au tréfonds de ceux qui supportaient mal la domination, l'injustice et la haine. Parmi la foule qui se pressait dans la salle du Foyer, il y avait un homme qui approuva hautement mes paroles. Je le nomme, Auguste Mugnier, car c'est lui qui va m'introduire dans ma paroisse sans clocher. Chose curieuse, et qui de prime abord semble paradoxale, c'est que l'homme si enthousiaste des paroles que je venais de prononcer était un ancien directeur de boîtes de nuit de Montmartre. Le « Château Caucasien », l'une des maisons les plus riches de la capitale le vit à sa tête. Les études de mœurs qu'il y fit le dégoûtèrent des grands de ce monde. Il se tourna du côté du peuple, car, enfin, il est intolérable, m'affirmait-il, que les « gros » paient des soirées ruineuses pour le plus gonflé des portefeuilles au prix de la sueur, des larmes et du sang des humbles qui se meurent dans les taudis.

Nous nous rencontrâmes donc sur le même plan : suppression de la misère, en combattant les forces de domination, afin que chaque être ait le minimum de bien-être pour pratiquer la vertu. Bien que n'étant pas communistes et ne voulant d'ailleurs nous inscrire à aucun parti (ce dernier mot coupant les ailes à notre désir d'envelopper dans notre sollicitude les gens de toutes pensées politiques et confessionnelles, pourvu qu'elles soient sincères), nous constations que notre programme de charité universelle se rapprochait du leur. Nous remarquerons qu'une telle mentalité était nécessaire dans l'œuvre qui bientôt allait nous être dévolue. Mon nouvel ami n'est pas pratiquant. Mais nos deux mains ne se délieront plus, car le divin, ici-bas, ne serait que du vent, si les conditions d'une vie normale n'étaient pas remplies. Nos pensées se complétaient et se compénétraient, si bien que le jour où Mugnier me présenta à notre futur chef Tavanti et que nous eûmes échangé nos idées, celui-ci s'écria : « Si tous les curés pensaient comme toi, j'irais à la messe ». C'est le même cri que j'entendrai plus tard proférer par des hommes qui, inconsciemment, sont imprégnés de christianisme, mais sont écœurés par certaines gens d'Église qui ont fait des pratiques religieuses un commode manteau pour cacher leurs défauts et leurs vices.

Les deux centres de la Résistance ont été pour moi Amphion-les-Bains et Thonon. Le premier a été mon P.C. Les réfractaires y trouvaient toujours vivre et refuge. La petite chambre, dont l'une des fenêtres donne sur la ruelle qui descend discrètement vers le lac familier, a vu les grands chefs de la Résistance Chablaisienne. Ils venaient chez celui qui sera toujours officieusement leur aumônier chercher du réconfort pour la lutte entreprise en commun. Quand des êtres très chers ont disparu, nous regardons avec émotion les objets qui leur ont servi, les lieux où ils ont évolué. Ma chambrette, désormais tranquille, est hantée par leur souvenir. Tavanti est toujours sur le fauteuil où, quelque temps avant sa mort, il me confiait ses espoirs et ses craintes. Blanchard, l'héroïque, le taciturne Maurice me donna

ici, dans l'embrasure de cette porte, le baiser de ceux qui ont l'âme trop grande pour vivre dans un monde étroit et égoïste.

Les biens matériels dont je me suis dépouillé, le meilleur de moi-même, que j'ai arraché à mon âme afin que je sois pour eux un homme mangé, ne sont mille fois rien en regard de leur sacrifice. En parlant des faits de mon existence tourmentée, j'exalte leur mémoire. Nous avons travaillé pour le même but. Nos pensées se compénétraient. Elles pouvaient s'attribuer indifféremment aux uns comme aux autres. Nous aurions pu être ramassés les uns comme les autres. Le sort est tombé sur eux afin que leur sang fertilise l'œuvre de la Renaissance Française que nous continuons avec courage en pensant à eux. Dois-je faire ici, ô martyrs de ma pauvre paroisse, une douloureuse confession. Vous avez connu mon immense solitude sacerdotale et vous l'avez peuplée de votre chaude amitié. J'étais arrivé aux frontières de la désespérance. L'eau bleue et profonde de notre lac m'apparaissait comme un dernier remède à l'isolement atroce où mes confrères m'avaient plongé, après avoir semé sans compter le bon grain dans leurs paroisses. Ils avaient ordre de me fuir comme la peste. Vous m'avez empêché par vos paroles et par votre exemple d'avoir accompli un acte irréparable. Ma paroisse, ce jour-là, a porté son pasteur. Des larmes plein les yeux, je vous dis le plus affectueux merci.

Dans ma chambre, il y avait une Vierge sur une commode : « Notre-Dame du Maquis » (elle fut remplacée plus tard par une Madone artistique, due au talent du fils de Maître François Robert, le grand peintre suisse). Les réfractaires s'y sont prosternés avant les coups durs. Le nez de l'Enfant Dieu est un peu abîmé. À cette vue, un jeune Maquisard s'écria : « Dis donc, abbé, la Milice de ce temps l'a aussi esquinté ».

Mon home vit bien autre chose que les manifestations d'une piété rustique comme celle des bergers de Bethléem. C'était le défilé de ceux qui refusaient de servir le Boche, la fouille des tiroirs en quête de la dernière chemise, les réunions

clandestines des réfractaires intellectuels. Nous rompions, deux fois par semaine, le pain aride de la philosophie. La photographie du général de Gaulle présidait à ces joutes de l'esprit. Nous bêchions consciencieusement les nébuleux philosophes allemands, prévenant ainsi nos intelligences contre l'envahissement de leurs encombrantes doctrines. Un aveugle ne perdait aucune des conférences familières. Sa belle âme fut une âme de Résistant obscur. Il souffrait en silence de ne pouvoir agir, mais il maintint, par son esprit, l'atmosphère résistance.

La grande route où la moitié de la France s'était engagée soit par crainte, soit pour ne pas servir l'Allemand, fut bien l'Avenue de la Résistance. Tous auraient dû y demeurer en esprit. Notre salut aurait été plus prompt. Plusieurs se laissèrent prendre à la correction allemande et firent machine arrière. Quelques-uns se sont unis à nos ennemis pour rendre la route des réfractaires plus dangereuse, plus pénible à marcher, plus douloureuse. Ma façon de concevoir la chose n'est pas seulement allégorique, elle plonge dans la dure réalité. Je suis mieux placé que quiconque pour affirmer que nos Maquisards ont eu raison de l'ennemi, non pas tant par les armes dont ils étaient à peu près dépourvus (sera-t-il permis de tout dire un jour ?) que par leur spiritualité et les moyens humainement pauvres dont elle dispose. L'esprit d'abnégation, qui embrasse toutes les autres vertus évangéliques, a été la base solide de la Victoire Française. Mais c'est sur les routes temporelles ou sur leurs abords immédiats que fleurirent les vertus de notre race. J'ai connu la route du Léman, les chemins montants et caillouteux de nos campagnes, les sentiers de chèvres qui escaladent les sommets. Ces voies partaient de l'Avenue de la douleur que j'avais prise définitivement en 1940. Elle fut la nef de la rayonnante cathédrale d'où les chemins du Maquis se perdaient à l'infini.

LE MAQUIS D'EN-BAS

Nous avons dit où se trouvait le presbytère de cette paroisse sans clocher, sur la route du Léman, en plein centre du jardin d'Amphion que chante la comtesse de Noailles. Si le site donnait au cœur une force nouvelle pour poursuivre la lutte (nos Maquisards n'étaient pas insensibles aux beautés de la nature : parmi eux, il s'est trouvé des poètes), leur contemplation n'était que fugitive. La riante route était remplie d'embûches et on la parcourait non sans péril. Avant de gravir les sentes de nos monts où chaque haie avait des yeux, chaque boqueteau était un fortin, où chaque repli de la montagne cachait un défenseur de la liberté, suivons la route du lac. Elle va de Saint-Gingolph à Annemasse. Elle était la zone de surveillance du S.R., *le Maquis d'En Bas*. Je l'ai parcourue mille fois. Ma robe et mon ministère, que je n'exerçais d'ailleurs plus, me permettaient de déroger à la discipline du couvre-feu. Inutile d'ajouter que je ne portais pas toujours l'Extrême-Onction.

Il y a des routes de la Résistance. Celle qui va d'Évian-les-Bains à Thonon en est une. Elle nous conduisait au poste de commandement du Service de Renseignements F.T.P., rue de l'Industrie, à Thonon... Je ne parlerai pas des agents de liaison qui la parcouraient sans cesse, ni des véhicules qui cachaient les armes des coups de main et de la libération. Je me contenterai de vous narrer un bon tour que nous jouâmes aux Miliciens. Un Maquisard avait une mission à remplir. Il fallait traverser un barrage. Je pris le jeune avec moi. Quel est celui-ci ? dit le chef milicien, en désignant le réfractaire. C'est mon sacristain, répartis-je avec un aplomb imperturbable. Nous passâmes sans encombre. Le Maquisard était un anticlérical qui n'avait jamais mis les pieds dans une église.

Ouf ! nous arrivons au Poste de Commandement des S.R.-F.T.P. Une rue innocente, celle de l'Industrie. Un atelier de pantoufles. Trois coups discrets à la porte du bureau. Un bruit de ferraille que l'on rentre. Et la porte s'ouvre sur des visages souriants. Chacun semble absorbé dans son travail. L'un tape consciencieusement sur les touches d'une machine à écrire. L'autre

est plongé dans la rédaction d'une note. Le troisième, Tavanti, fume sa pipe et parle affaire. Rien que de très normal. Mais, dès que la porte se referme sur l'arrivant, on écoute. Des décisions sont prises. Ce sont des allées et venues continuelles de la montagne à la rive, de la rive à la montagne. À cette minute, c'est Blanchard qui apporte des nouvelles de son bataillon et réclame des vêtements et des vivres. Tout à l'heure, ce sera un agent de liaison, un papier à la main, preuve de la forfaiture d'un dénonciateur. Les figures se crispent et les poings se tendent. La porte s'ouvre brusquement, un homme essoufflé par une longue course : « Vite ! Vite ! s'écrie-t-il, avertissez tel chalet, les Miliciens et les Allemands montent en force ». Un homme est dépêché. Il s'en va, dans la nuit, à son périlleux devoir. Que de jeunes gens doivent la vie à ce groupe d'hommes sans cesse aux aguets dans cette rue provinciale, pour avoir été avertis à temps des projets de l'ennemi ou parce que le service de renseignements, après avoir recueilli des preuves nombreuses et formelles, recevait du Secteur, l'ordre d'abattre des dénonciateurs.

Le travail du S.R. n'est que très peu connu, et pour cause... Ses membres devaient observer les gestes de l'ennemi sans être vus, non seulement de celui-ci mais encore du plus grand nombre de ceux qui utiliseront leurs renseignements pour que les opérations militaires, mouvements, attaques et aussi sûreté de la troupe au repos, aient leur maximum d'efficacité. Les S.R. ignoreront les noms de leurs collègues et même leur mission respective, quand celle-ci ne réclamait pas une étroite coordination. Moins il y a de personnes au courant d'une affaire, plus elle a des chances de succès. Nos attributions dépassaient de beaucoup le cadre d'un deuxième bureau. Nous étions en même temps l'œil du Maquis et son État-Major. Dans une guerre comme celle que nous avons menée, les exploits que nous avons connus en 1914, ont été très peu nombreux. Peu d'attaques, pas du tout de contre-attaques. En montagne, les escarmouches sont relativement faciles, mais allez donc contre-attaquer une armée organisée et en force. Quand les Allemands montaient

aux chalets la dispersion de notre petite troupe s'imposait de suite, ou du moins le changement immédiat de camp.

Étant donné le très petit nombre de Résistants (j'insiste sur ce fait) et notre vie d'incessantes guérillas, chaque combattant était un peu S.R. et chaque S.R. était un peu combattant. C'était une question de plus ou de moins. La clandestinité nous obligeait à la plus grande discrétion. Nous ne savions jamais à qui nous avions affaire. Souvent une circonstance fortuite nous découvrait un Résistant là où nous nous attendions le moins à en rencontrer. Écoutez cette histoire. Elle en dit long sur ce sujet. Le Maquis avait procédé, dans un village de montagne, à une exécution. Le triste sire ne fut que blessé. Des âmes charitables le transportèrent à l'hôpital. Le docteur, un maquisard, fut immédiatement prévenu par la religieuse de service : « Docteur, on a amené X..., voulez-vous venir, il est grièvement blessé ». Le médecin répondit qu'il irait quand il aurait le temps. Puis, il raccrocha mollement l'écouteur. Cinq minutes se passent, un nouveau coup de téléphone : « Docteur, pressez-vous, le Maquis vient d'achever X... dans son lit ». « Inutile que je me dérange, répartit le toubib, puisque l'individu est passé de vie à trépas ». Et à nouveau il raccrocha mollement l'écouteur. Ensuite, au bout de cinq autres minutes de réflexion, le médecin se ravisa et voulut se rendre compte par lui-même que l'individu n'était plus en état de nuire. Il arrive à l'hôpital, monte les escaliers, tout en essayant de prendre une mine de circonstance. Quelle ne fut pas sa surprise de trouver sur le palier une bonne sœur largement souriante. Le médecin étonné s'adresse à la religieuse avec une tristesse feinte : « Vous ne savez donc pas, ma sœur, le malheur qui vient d'arriver, murmure-t-il ». Et la fille de Dieu, riant de plus belle et se frottant les mains de satisfaction, s'exclame : « Ça ne fait rien, docteur, ça ne fait rien... *il a vu le curé* ».

Et cet autre médecin. Celui-ci spécifiquement F.T.P. Il urge de se sauver de Belgique où son activité paraissait trop connue. Le chef de la Kommandantur de Bruxelles, membre de

l’Intelligence Service, lui délivre un passeport pour la France. Il le fera contresigner par De Brinon lui-même, à son arrivée à Paris. De là, il se rend en Haute-Savoie, près d’Orcier. Il apprend que son oncle, le châtelain du lieu, chef départemental de la Milice, a été exécuté par le Maquis. Il est, par sa femme, l’héritier du manoir et de ses dépendances. Il ne devait pas vivre longtemps en paix dans sa nouvelle demeure. Les Allemands s’aperçurent très vite qu’ils avaient été joués.

Le docteur pensait qu’il serait bientôt inquiété. Il se ménagea une cachette dans la tour du château. Avec patience, il défit une marche de bois qui cachait, sous l’escalier, une chambrette murée. Plusieurs fois il fit des exercices d’alerte pour qu’en un minimum de temps, il pût se cacher et adapter la marche.

Les Boches, après enquête, apprirent le lieu de sa retraite. Ils y vinrent en force. Le médecin, de son petit salon, les vit sur la route. En un rien de temps il disparut sous l’escalier. Les Allemands fouillèrent le château de fond en comble. Ils passèrent et repassèrent sur la marche mobile, affirmant que le docteur se trouvait ici-même. Leurs recherches demeurèrent infructueuses, ils s’en allèrent. Notre docteur habita plusieurs mois dans l’étroit refuge. La nuit, il tâtait de ses deux mains le degré de germination de ses petits pois. Innocente distraction nocturne aussi que d’écouter la Sonate au clair de lune de Beethoven, chantée le soir par un commandant ami. Bercé par des flots d’harmonie, le docteur se couchait, s’endormait, couché en chien de fusil, pour ne pas détériorer une toile inestimable de Leonard De Vinci, mise en sûreté en cet endroit.

Le plus piquant de l’affaire, c’est que le Maquis du col du Feu, intrigué par les incursions fréquentes des verts de gris, voulut en avoir le cœur net. Heureuse surprise de trouver dans de somptueuses salles un authentique Résistant. Il procéda à un amical enlèvement. C’est ainsi que le docteur Wuyts, neveu du Comte de Maugny, devint le médecin des Francs-Tireurs et Partisans de France.

Revenons au Service de Renseignements. Quels étaient ses buts ? Le S.R. – F.T.P. créé à Thonon en juillet 1943 avait pour mission de :

1° Observer les mouvements des occupants, de la Gestapo et de leurs complices en France ;

2° Établir la liaison entre le S.R. et le Maquis, concentrer à notre P.C. tous les renseignements ;

3° Pourvoir à l'installation de nouveaux camps en cas d'attaques ennemies ;

4° Ravitailler le Maquis en vêtements, armes et munitions quand il y en avait.

Nous sommes partis avec aucun moyen matériel. Notre patriotisme nous tenait lieu de tout. Son ardeur devait être tempérée par une grande prudence. Notre moyen extérieur d'action était la ruse. Nous étions partout, de jour et de nuit, dans les cafés, dans les cinémas, derrière les portes. Nous avions des agents chez l'occupant, dans la Milice, chez les particuliers suspects, dans les trains, dans les postes. Quand des preuves irréfutables sur la culpabilité d'un traître avaient été recueillies, nous les transmettions au Secteur qui donnait l'ordre d'enlever l'individu pour plus ample informé, ou bien, quand il y allait de la vie des camarades, de l'abattre immédiatement. Quelques règlements de compte et des vengeances personnelles mis à part, je ne crains pas d'affirmer que les neuf dixièmes de ceux qui ont été exécutés, l'ont été justement.

Tous les traîtres travaillant pour la Gestapo ont été repérés. S'ils n'ont pas tous été châtiés, c'est par crainte de représailles contre la population. Quand nous étions sûrs que des sévices ne seraient pas exercés contre elle, l'exécution avait lieu soit au domicile du Monsieur, soit sur la place publique afin d'enlever à

ceux que l'appât de l'argent poussait à la félonie toute velléité de trahir[1].

Mais la meilleure méthode était l'enlèvement. Vous vous doutez du danger d'une telle opération, surtout quand l'individu était directement sous la protection de l'ennemi. Un enlèvement particulièrement difficile fut celui d'un agent de la Gestapo. Il fut cueilli comme une fleur, grâce au stratagème suivant. Cet individu nous paraissait extrêmement suspect. Nous le fîmes arrêter par la gendarmerie où nous avions des agents. Le triste sire s'empresse de montrer à la maréchaussée ses papiers d'agent de la Gestapo. Nous prévînmes les gendarmes d'avoir à le garder jusqu'à la nuit, c'est-à-dire 19 heures précises. À l'heure convenue, l'individu sortait de prison. Une voiture du Maquis l'attendait devant la porte. Elle l'embarqua immédiatement à la montagne. Après un interrogatoire de plusieurs heures, le vilain homme rendait son âme à Satan. Il avait donné le nom de quatorze de ses complices.

Pour vous montrer notre témérité et à quel point nous étions redoutés malgré nos maigres moyens d'action, je dévoilerai deux faits sensationnels. Ils se sont passés en janvier 1944.

Un jour, une puissante voiture arriva tout droit de Vichy. Les hommes huppés qui l'occupaient demandèrent une entrevue immédiate avec le S.R. Il s'agissait de sauver la vie à un personnage important dont la valeur était, pour les Allemands, comparable à celle de De Brinon. Les chefs du S.R. furent convoqués. Blanchard, Tavanti et Mugnier étaient présents. Il fut décidé d'épargner Monsieur le Comte (car il s'agissait d'un

---

[1] Nous tenons à préciser que le S.R. avait pour mission de rechercher les preuves de la culpabilité des traîtres. Ces preuves étaient envoyées au Secteur d'où nous recevions des ordres.

comte) pour que d'innocentes populations ne subissent pas de sanglantes représailles.

L'attentat perpétré contre Darnand marquera aussi dans les annales du S.R. Tout était prêt pour que le grand chef de la Milice payât ses dettes au Maquis. Le coup s'annonçait fructueux. Les pontifes de la Milice allaient se trouver réunis dans le hall du Savoy Léman pour discuter de l'installation de la Cour Martiale à Thonon. À l'heure H un camion de bois pénétrerait dans la cour du sinistre hôtel. Sous son chargement se trouvaient huit volontaires armés de mitraillettes et de grenades, prêtes à faire feu sur la baie vitrée. Une salve nourrie partirait des fenêtres avoisinantes, neutralisant l'action des sentinelles et des gardes de Darnand. L'assaut général serait ensuite donné. Malheureusement, le chef milicien devança son horaire et changea son itinéraire. Notre dispositif n'étant pas encore en place, le coup échoua. Ce fut vraiment dommage, nous aurions pu sauver six de nos camarades, prisonniers dans l'hôtel. Quatre jours après, ils furent alignés contre le mur de la cour (nouveau mur des fédérés) et furent passés par les armes.

Nous avons dit tout à l'heure que la discrétion était la qualité primordiale d'un bon agent S.R. Malheureusement, nous nous entourâmes de jeunes trop bavards. Les indiscrétions de certains et la traîtrise des autres firent que les rouages de notre organisation furent connus de l'ennemi. Tavanti, après les plus barbares tortures fut traîné au lieu de l'exécution. Il ne voulut pas qu'on lui bandât les yeux et, malgré ses horribles blessures, chanta, avant de tomber sous les balles, notre hymne national. Antonietti fut ramassé par la Milice. On lui cassa les poignets, on lui fractura les côtes. Il ne serait certes plus de ce monde s'il ne s'était pas évadé la veille du jour où il devait être exécuté. Mugnier connut les angoisses d'un homme traqué. Sa dernière cachette, avant son départ pour la Suisse, fut celle où il ira chercher plus tard sa compagne. Il lui doit d'ailleurs d'avoir échappé à une mort certaine. La liste de nos martyrs est longue. Je crains d'en oublier. Jean Léger, ancien maire d'Évian, mort étouffé

dans le train qui le transportait en Allemagne. Guilloset, fusillé ! Pigot, fusillé ; Malgarotto, fusillé ; Isabella, fusillé ; Servoz, mort déporté ; Peillex, tué à la Libération de Thonon. Et je ne cite que les glorieux morts du S.R. L'appel des vivants : Mugnier, Antonietti, Détraz, Carrier, Pissard, déporté en Allemagne et dont nous n'avons plus de nouvelles, Lévi et votre serviteur.

Moi-même, je me tirai d'affaire en prenant les mesures de prudence d'un Papou. Ma soutane relevée, j'avais le camouflage rêvé, à l'encontre de Mériguet qui, pour se protéger, fut obligé de la revêtir. Est-ce pour cette raison qu'une légende court sur moi, depuis la Libération, à savoir que je suis un faux curé. Je me débats pour prouver le contraire. Mon Président du C.D.L. a-t-il la même peine à démontrer qu'il n'est pas prêtre. Mon bréviaire ne quitte pas mes poches, pas plus que la bible ne déserta celles de la livrée ecclésiastique que Mériguet avait endossée.

Bref le S.R. fut dissous par la force même des événements. Ses membres, les uns après les autres, mouraient pour la Patrie (onze sur seize furent fusillés ou déportés).

Le flambeau du S.R. passa cependant en d'autres mains. Sa flamme, l'une des plus pures de la Résistance, continua à brûler. Son activité prit toutefois une autre forme, dans le but de dépister l'ennemi.

De Salgret, son nouveau chef, poursuivit l'œuvre avec un humour qui le dépeint bien. Le jeu du chat et de la souris. Voyons le maestro à son pupitre.

Le tout n'est pas de faire chanter aux Thononais des hymnes patriotiques, il faut nourrir les bouches afin que continue le chant intérieur.

Le ravitaillement de l'arrondissement fut sa première préoccupation. Aussi invraisemblable que cela puisse paraître, les S.R. obtinrent du Ravitaillement d'Annecy un envoi régulier et

massif de tickets d'alimentation. Les foyers misérables auront un supplément de pain.

Les paysans ont quelquefois le cœur très près du porte-monnaie, le S.R. l'ouvrira à des sentiments plus humains. Alors, on s'entend sur la règlementation des prix et, à la barbe des Boches, on procède à l'affichage. Nos ruraux en tiendront-ils compte ? Le Maquis verra cela de près. Chose inouïe... nos jeunes se promènent sur le marché, sous l'œil inquisiteur des Allemands. Un paysan se montre-t-il rétif... On lui « pique » sa marchandise. Un camion du Maquis attend que le marché soit fini pour emporter là-haut la dîme imposée aux récalcitrants.

La viande n'est pas livrée. Le chef du S.R. exige du Ravitaillement Général la liste des cultivateurs imposés et qui ne veulent rien fournir. Un seul avertissement et les bêtes se rencontrent à l'abattoir comme par enchantement.

La population a faim. Quelle est cette batteuse qui refuse de tourner... Le lendemain, la machine ronronnait dans la cour de la ferme, battant les belles gerbes de France.

Les Thononais marchent sur leurs bas et sur leurs chaussettes. Mais le commerçant de la Grand Rue ne possède-t-il pas, dans un coin secret de son entrepôt, une quantité de chaussures telle que l'on pourrait chausser tous les pieds de l'arrondissement ? Le Maquis descend, inventorie le magasin. Les deux secrétaires de la mairie rédigent des bons d'achat. On les distribue. La vente s'opère. La population se chausse à un prix normal. Les Maquisards font la police. Les Allemands n'ont rien compris.

L'activité du S.R. ressuscité ne se borne pas au ravitaillement. Une autre besogne s'avérait urgente. Les Allemands ont demandé le recensement des jeunes. Il faut l'éviter à tout prix. Les secrétaires travaillent avec conscience aux listes exigées. Elles sont mises dans un tiroir. Chaque soir, une main mysté-

rieuse les fait disparaître. Et la nomenclature des réfractaires n'est jamais tombée sous les regards allemands.

Il y a des armes au Greffe du Tribunal. Il les faut soustraire. L'équipe opère, mais sœur Anne, maîtresse du garde de corps du sous-préfet Salem, observe avec sa lorgnette du haut de sa tour les audacieux cambrioleurs. Dès le soir, la dame partait en villégiature à la montagne. Elle se rencontrait, comme par hasard, en ce haut poulailler, avec une autre galante personne, maîtresse de Lemoine, chef de la Milice. Les Allemands furieux du rapt de ces vertueuses personnes, jetèrent leur filet sur d'indésirables gaullistes. Puis d'un ton patelin, ils avisèrent la mairie que, dès le retour des deux prisonnières, les otages seraient relâchés. Le chef du S.R. et Valentin, de l'A.S., résolurent de n'en rien faire, les deux femmes ayant beaucoup trop de caquet. On préféra jeter un coup de filet sur des collaboratrices moins dangereuses. Les deux filles restèrent à la montagne. Un échange moins périlleux s'opéra dans la plaine.

Nos camarades sont prisonniers au Savoy-Léman. Six n'y échapperont pas. Ils seront certainement fusillés. Le S.R. veut adoucir leur captivité. On parcourt la ville. Les Thononais se dépouillent du nécessaire pour que nos captifs n'aient ni faim, ni froid. Les bouteillons sont pleins et les musettes regorgent de vivres rares. On réconforte nos hommes dont quelques-uns portent les stigmates des coups qu'ils ont reçus. Mais ils se préoccupent surtout de ceux qu'ils ont laissés à la maison et des camarades en danger. Sans cesse ils sont aux écoutes et signalent aux S.R. porteurs de ravitaillement les petits gars qui doivent prendre le large. Des lettres, chargées de l'affection de ceux qui vont mourir, sont déposées dans le fond des musettes de ceux qui jouissent pour aujourd'hui encore du bienfait de la liberté.

LE MAQUIS D'EN-HAUT

Quittons la rive. La montagne appelle les Réfractaires. L'ordre est donné aux jeunes de rejoindre l'Allemagne où ils doivent retrouver le paradis perdu. C'est alors que nos F.T.P.

qui ont toujours été à l'avant-garde de la Résistance et que nous rencontrons dans tous les départements, comme le levain de la lutte entreprise contre les Boches, firent de nos Alpes des marches nouvelles créées par eux et que l'ennemi hésita, pendant un long temps, à franchir. Car, sans remonter aux Commentaires de Jules César sur la guerre des Gaules, nous savons que les Allobroges sont vaillants. Les Allemands n'avaient peut-être pas oublié les sévères leçons que les Savoyards leur ont données pendant la guerre 1914-1918.

Nos montagnes sont cependant hospitalières. Pendant la belle saison, les voitures courent dans nos vallées. Les chalets patinés par le temps se remplissent de cris joyeux et de chants. Les versants sont pleins de sonnailles.

Et voici que, soudain, la montagne ouvrit discrètement ses sentiers. Dans la nuit sombre ou étoilée, par les beaux clairs de lune qui font mouvoir les ombres et donnent de l'anxiété à ceux qui fuient, par les ciels menaçants où l'on se sent en sûreté sous l'orage, la montagne vit gravir la belle jeunesse de France qui ne voulait pas servir l'Allemand. Je suis prêt à chanter avec Péguy l'hymne à la nuit, à ces nuits qui descendent dans les vallées, enveloppant de leur manteau étoilé la fuite des Enfants de France, l'espérance de demain. Nuit, premier baume si frais, une première béatitude. Toi qui apaises. Toi qui embaumes. Toi qui consoles. Toi qui bandes les plaies et les membres meurtris. Toi qui couvres, de ton noir linceul, nos héros cloués sur nos monts et dans nos vallées, comme tu vins, ô nuit, ensevelir, dans un grand linceul, le gibet du Christ, le Christ lui-même, le sentenier, les saintes femmes et la Montagne.

Le poète, échappé de Narvik et de l'île de Ré, comme ses frères maquisards, va demander à son tour asile et sûreté à la Montagne. Voyez-le aux pieds de la Vierge des Hermones, un soir de mai. Il est debout près d'un lilas. Les blancs pétales font autour de lui une couronne. Silencieusement, il prie. Il doit mêler, comme l'enfant qui s'endort, le Notre-Père dans le Je vous

salue. Puis, il s'en va à travers les sentes. Son pied fait craquer la feuille sous laquelle se cache le reptile. Il couche la fleur du chemin et la fougère des bois. Il monte, monte toujours vers la liberté, vers les neiges éternelles.

C'est un chalet, frère des autres chalets, à l'ombre de la Montagne. Sa fumée droite et rose monte dans le matin à peine éveillé. La dentelle du Chauffé est d'un violet nuancé et mouvant. Dans la demi-obscurité de son versant, un homme se tient debout, à la porte du chalet, face à l'Orient. Il est, à ces heures, démesurément grand, plus haut que le chalet, aussi élevé que la montagne. Il fouille l'horizon. Sa barbe est broussailleuse. Il n'a pas de chemise. Son pantalon, soutenu par une ceinture sertie de médailles et de pièces, est trop court. Il montre ses genoux calleux – un sans-culotte de l'an 43.

L'arme est croisée menaçante. Qui es-tu ? Ami ou ennemi ? « F.T.P., Maurice Blanchard », murmure une voix. Le fusil aussitôt s'abaisse et deux mains se tendent. À ce nom, la porte du chalet s'ouvre d'elle-même. Des flots de mâle harmonie s'en échappent et montent jusqu'aux portes de l'Orient qui viennent de s'ouvrir sur une gloire resplendissante, Maurice Blanchard, le héros du Maquis chablaisien.

Ce nom prestigieux est partout. Il est aux avant-postes du Maquis. Il ouvre la montagne. Il la rend amie. Bien que Maurice ne fût pas là à la fondation du Maquis savoyard, je le place au centre de la défense organisée. Mais donnons pour plus de clarté la topographie des lieux.

D'un côté, le lac et la Suisse. De l'autre, les premiers contreforts de la chaîne des Alpes. À l'est, Novel sur la frontière helvétique, l'étroite bande de Thollon-Lajoux, adossée aux Memises ; plus bas, les hauteurs de Bret et les carrières de Meillerie d'où la surveillance peut s'exercer sur la route Nationale qui suit le Léman de Saint-Gingolph à Thonon ; sur la même ligne, Féternes et son large plateau, avant-poste du camp de Bernex et première défense de la vallée d'Abondance qui s'ouvre au pont

de la Douceur ; Vailly, sur la pente sud des Hermones, avant-garde discrète du camp de Bellevaux. Le redoutable col du Feu qui regarde du côté de la plaine de Thonon et surveille la route d'Annemasse. Au fond des vals profonds ou, sur des étroits plateaux entourés de hauts monts, les camps de l'intérieur, Abondance, La Chapelle, Saint-Jean-d'Aulph et Bellevaux. Telle est la topographie du Maquis du Chablais.

Ces camps sont loin d'être fixes. Ils sont plutôt des points d'attache. Les attaques en force obligent à des déplacements fréquents. À Bernex, les Allemands montent près d'un millier, la petite troupe de Maquisards, une trentaine, se disperse : les uns dans les chalets du mont Bénand ou sur le plateau d'Oche d'où, à l'heureux temps, de paisibles touristes s'apprêtent à gravir la Dent du même nom. Le col qui relie Vacheresse à Bernex verra nos gars s'enfuir, lorsque Miliciens et Boches mettront le feu aux chalets d'Ubine et de Darbon.

Le P.C. de Blanchard fut sédentaire. Le chef de bataillon F.T.P. demeurera à Féternes, comme le capitaine sur son vaisseau. La Milice viendra le chercher en cet endroit pour le conduire à d'inexprimables tortures.

La mobilité des camps autour de ce point central fut bien avant son établissement et l'installation de son chef. Le premier Maquis a été créé à Draillant, à la fin de 1942. Nous étions à l'époque où l'Allemand, abusant de la bonne foi des Français, demandait à ce que nous relevions nos prisonniers. Nous nous aperçûmes très vite de la supercherie. Le contrat se révélait unilatéral. Nos captifs ne revenaient qu'en très petit nombre et dans un état proche de la mort. Comme nous ne répondions pas à son appel, Hitler ordonna aux spécialistes d'avoir à se rendre dans le Grand Reich. C'est alors que se forma, sur le versant nord du Forchat, le premier camp de réfractaires. Il fut rapidement repéré. Les forces du maintien de l'ordre nazi donnèrent l'assurance à nos premiers Maquisards qu'aucun mal ne leur serait fait s'ils se dispersaient immédiatement. À quoi bon résis-

ter... La petite cohorte aurait été anéantie. Or, il y allait de la vie même de la Résistance que ce noyau subsistât coûte que coûte. On agira par ruse. En apparence, on se dissémina pour se reformer en un endroit plus secret. Là, comme le grain couché dans la terre noire, on attendrait qu'il grossisse, germe et se lève. Les chalets de Bret-Locum furent choisis. On voyait sans être vu tout le pays de Gavot. Le lieu était propre à la surveillance. La montagne abrupte permettait aussi une fuite facile en cas d'agression et, si besoin était, la frontière suisse très proche offrait une retraite sûre. D'autre part, ceux qui clandestinement passeront du ravitaillement, des remèdes et des armes n'auront pas un long trajet à effectuer dans des passages difficiles. Le danger d'une surprise sera diminué.

Contemplons le Maquis à sa naissance, installé dans un de ces chalets dont l'héroïque histoire pourrait remplir les pages d'une longue chronique. Il donne sur une vaste clairière d'où la vue va de Saint-Gingolph à Évian. Sa position permet un guet efficace. Des trains qui n'en finissent plus grondent jour et nuit à ses pieds. Ils en observeront soigneusement l'incessant va et vient. Un peu plus bas, c'est la route fleurie du Léman. Aucun des camions qui la parcourent n'échappera à leur vigilance. Au dernier plan la large bande du lac. Le jour, ses flots nuancés d'une gamme infinie de bleus et de verts seront déserts. Ils apercevront de temps à autre la vedette allemande qui suit en pétaradant la ligne de partage des eaux. La surveillance du canot aux couleurs gammées sera parfaitement inutile. Nos braves bateliers de la rive ne s'aventureront pas en plein jour avec leur chargement de gens traqués par la bête hitlérienne. Mais, dans l'obscurité profonde des nuits sans lune, ils entendront de leur vigie, non sans inquiétude, les rames battre en cadence la moire des eaux.

Dans ce chalet, il y a une cuisine basse. Ses murs et son plafond sont noircis par la fumée. Le poêle est à « croupeton » sur ses quatre jambes arquées et branlantes. La vaisselle est réduite. Nous mangeons par groupes de quatre, éclairés par une bougie

fabriquée avec de la graisse et de la vieille huile. Ils gardent précieusement le peu de pétrole qu'ils ont, pour qu'en cas d'alerte une lumière assez vive les éclaire pour ramasser les objets de première nécessité et décamper en vitesse. Ils sont seize assis sur des tabourets : Toulousains, Bordelais, Marseillais et Parisiens. Des hommes de vingt à vingt-deux ans, en sabots de toile et presque sans vêtements. Le Maquis à la Crèche. Sa pauvreté et ses souffrances nous annoncent que quelque chose de grand commence, se poursuivra dans l'ombre, deviendra sanglant, un calvaire, mais aboutira à une éblouissante résurrection. Pâques après le Vendredi Saint : la règle est invariable.

Chers petits gars, mon cœur s'émeut en pensant à vos multiples épreuves. Vous eûtes froid. La faim tenailla vos estomacs. Vous couriez à travers la montagne. Vous passiez les cols, chargés de vos maigres provisions et de quelques armes déjà désuètes. Le Maquis, redoutable plus tard, vous doit son existence parce que vous n'avez pas désespéré du salut du pays.

Les heures de Bret vous furent douces, jusqu'au jour où la Milice, après avoir établi des barrages sur la grande route, se mit en devoir de visiter vos chalets. L'homme de garde vit déboucher leurs lourds véhicules chargés d'hommes alignés, le fusil droit entre les jambes, pour une sinistre parade. L'alerte est donnée. Sous la conduite d'un partisan de la contrée, vous voici, par les sentes et les cols dans la neige et le froid. Traqués comme des bêtes fauves, vous vous réfugiez dans un bois près de la frontière. Et ce sont les longues heures d'attente angoissée. Le calme renaît. Les G.M.R. et les Miliciens s'en sont allés à d'autres infâmes besognes. À la lisière de la forêt, vous respirâtes, à pleins poumons, sous le beau ciel de France, la liberté que vous faillîtes perdre.

C'est le mois d'avril. Les beaux jours vont revenir. Les sentes seront plus agréables aux yeux et moins dures à vos pieds endurcis. Mais le Vendredi Saint est proche. Vous vous souviendrez des péripéties qui précédèrent, à cette date, la cruci-

fixion du vaillant camp des Allobroges. Évoquer le nom de Jo Charles, c’est rappeler le nom d’un chef d’une épopée héroïque. Les faits sont assez éloquents. Le camp est installé au chalet de la Plaine, à une heure de Thollon. On vient d’apprendre par les agents de liaison qu’à la suite de l’abatage de deux G.M.R. des représailles allaient être exercées. La troupe se met en route pour les chalets de la Neuva, près de Novel. On arrive. La neige fond. La pluie est torrentielle. Des paquets de neige se détachent des arbres comme s’ils avaient hâte de revêtir leur parure de printemps. Nos gars pataugent dans la boue et ruissellent d’une eau froide. On s’étend, l’oreille à l’écoute des moindres bruits. Un des vôtres, Jean Guilloset, monte la garde sur un rocher abrupt, près d’un Calvaire dominant la plaine. La sentinelle a bien observé. Aucun doute, deux colonnes s’avancent, par un long couloir, vers le chalet de la Plaine, la halte de la veille. Jo prend les jumelles pour se rendre compte par lui-même des forces assaillantes. Les G.M.R. possèdent mortiers et mitrailleuses. Le chef garde son sang-froid et rassemble sa troupe. Il les met au courant de la situation quasi désespérée. Les uns disent : nous sommes encerclés, plus rien à tenter. Les autres sont d’avis de tirer immédiatement. La voix de Jo Charles couvrant la troupe houleuse, s’écrie : « Il nous faut vaincre ou mourir. Nous mettrons dans notre dos la frontière et nous nous battrons jusqu’à la mort ». Sans un mot de plus, on se rendit à Novel. Les Maquisards, exténués par la fatigue, le froid et la neige, virent avec terreur monter à toute allure des camions de G.M.R. « Et c’est à Novel, m’a dit plus tard leur chef, que seize gars des Allobroges laissèrent, en se rendant corps et armes aux Suisses, un peu de leur honneur... » Non, ils ne faillirent point à l’honneur les seize petits gars qui, n’ayant que vingt-cinq cartouches, succombèrent sous le nombre et passèrent en Helvétie. Vouloir résister, c’était aller au massacre. D’ailleurs, pendant leur exil, ils ne restèrent pas inactifs. La liaison avec des Résistants étrangers, dont je tairai les noms et qui sont cependant sur les lèvres de tous les vrais Français et plus encore dans leur cœur recon-

naissant, fut intelligemment préparée. Puis ils repassèrent les premiers la frontière pour, à nouveau, servir.

Dès leur retraite, le gant de fer fut ramassé et le drapeau planté sur la terre savoyarde. Les deux hommes qui préparèrent une résistance organisée et furent les fondateurs du camp du Mont-Blanc sont de taille et de caractère différents. L'un est petit et trapu comme le Premier Anglais auquel il ressemble étrangement. L'autre est immense, comme le Premier Français. Marcel Roch et Jean Fontaine doivent être mis à l'honneur. Marcel est combatif, primesautier, un « dur » dans toute l'acception du terme. Jean dont les petits yeux sont pétillants de malice sera plus retors et donnera du mal à nos ennemis dont la légèreté n'est pas le propre ni du corps, ni de l'esprit. Nous ne nous étonnerons point de le voir circuler en chemin de fer avec une carte de cheminot et d'être en relations étroites avec les autorités alliées. Ces deux hommes se complétaient à merveille.

Vers la fin septembre les Français affluaient par dizaines à la frontière. Le camp du Mont-Blanc était fondé. Fontaine se livrait à une navette dangereuse. Son action dépassait le cadre de notre secteur. Roch demeura à son poste. Novel et Bernex le virent de toutes les opérations. Blanchard, venu de la région lyonnaise d'où il avait été chassé par les nazis, installait son P.C. sur le plateau de Féternes. Sa situation se trouvait bien au centre du Maquis Chablaisien. En face, Thonon et la Rive. Le camp de Novel à l'est ; au sud, celui d'Abondance ; à l'ouest, Vailly, le col du Feu, Bellevaux et Foges. Mais une profonde vallée, celle d'Abondance, séparait ces derniers camps du P.C. central. D'ailleurs, la plupart de leurs groupements appartenaient à l'Armée Secrète. Le 1er novembre 1943, Blanchard confia à Jo Charles, revenu de Suisse, la formation militaire de ses hommes. À cet effet, il lui donna un fusil mitrailleur, douze fusils italiens, trois « moser », des grenades et six révolvers automatiques. Ils étaient vingt hommes. Ce fut les débuts militaires du Mont-Blanc. Leurs coups de mains furent nombreux. Ils participèrent à l'enlèvement de Pomel, à l'hôpital de Thonon. Le

sabotage de 38.000 litres d’essence à la base allemande d’Amphion fut opéré par leurs soins. Ils ont à leur actif des centaines de destructions de lignes électriques. À l’attaque du 17 décembre où neuf des nôtres trouvèrent la mort, ils laissèrent étendus sur le terrain vingt-trois Allemands. Les dangereux Miliciens Girard et Zani furent abattus, après une attaque mouvementée, à la sortie du cimetière de Bernex, par les hommes du Mont-Blanc.

Procédons maintenant, dans l’ordre chronologique, à la narration des principales actions militaires où le Maquis Savoyard fut engagé.

Le premier en date fut l’attaque de Perrignier. Nous n’avons jamais su le nombre des morts allemands. Au point de vue matériel, les dégâts n’ont pas été aussi importants que nous l’escomptions. L’opération montra à l’occupant que le Maquis était bien vivant et qu’il aurait à compter avec lui. À partir de cette époque, l’ennemi ne se sent plus en sûreté. Nous le verrons un peu plus tard cueillir sur la route cyclistes et piétons, pour protéger ses convois contre une attaque éventuelle des terroristes. Il commandera d’éclaircir, le long des voies les plus importantes, les haies qui pourraient empêcher la visibilité. L’ordre du jour du chef de la Kommandantur, affiché après la Libération, démontre combien leur inquiétude était grande.

Avant le coup de Bernex, il y eut une série d’actions moindres. Plusieurs sont amusantes. L’ennemi n’en est certes pas encore revenu. Il doit les mettre sur le compte de notre légèreté, car on n’expose pas ainsi sa vie pour jouer ce que nous appelons un bon tour. Nous n’avons cure de l’estime ou du mépris des Boches. Une chose est certaine, c’est que nos bons tours avaient le don de les exaspérer. Le moucheron n’est-il pas toujours arrivé à ses fins ? En l’espèce, il a eu raison de la bête volumineuse (kolossale) et forte ! La ruse, l’audace, la témérité même ont été nos armes. Oyez plutôt. Le bon Père Cartier, directeur du Foyer Social, résistant de la première heure, passait

sur l’écran de son cinéma les films qu’on lui imposait (je parle ici des films de propagande). Dame Censure, dans un tête à tête impressionnant avec les lourds personnages marchant au pas de l’oie, marquait sur un carnet lilliputien, en s’éclairant de sa lampe de poche, les passages à supprimer. Ces Messieurs nous étaient montrés souvent par trop vertueux. Le Père, pardon, la Dame aux ciseaux impitoyables, aurait bien voulu qu’un certain film de propagande ne souillât pas la blancheur de l’écran. Comment réaliser ce tour de force sans éviter des représailles ? Ne vous tourmentez nullement, mon cher Père, le S.R. s’en chargera. Avouez que vous et votre opérateur étiez de connivence pour lui faciliter son enlèvement. Le fait est qu’il y eut un bel autodafé dans le Parc, à l’heure où certains collabos attendaient sa projection.

Une autre histoire, d’allure un peu farce, laissa les occupants pantois. Les charges de notre S.R. sont assez lourdes, on lui permettra bien de s’amuser aux dépens du Boche.

Grande liesse, ce matin, parmi les pouilleux de Thonon. Chacun avait reçu une convocation pour se rendre à la même heure au « lazareth » du Sacré-Cœur. Moyennant un travail propre et de peu de fatigue, monts et merveilles leur étaient promis. Et tous de se rendre, comme un seul homme, à l’aimable rendez-vous. Le feldwebell qui les reçut ne cacha pas sa surprise. Jamais pareille convocation n’a été envoyée. Cependant... ajustez votre monocle... ne voyez-vous pas en tête de chaque invite l’ordre imprimé de votre Kommandantur ? Vérification faite, on s’aperçut de la supercherie. On cherche les auteurs...

Un frisson me court sur la peau en songeant aux risques courus par les auteurs de la scène vaudevillesque que je vais vous conter.

L’attente d’un coup qui en vaille la peine est longue. Si nous descendions à Thonon, histoire de dégourdir nos jambes et de calmer nos nerfs. Deux Maquisards s’en vinrent donc dans la

capitale du Chablais. On rendit visite aux parents et amis. En allant de l'un chez l'autre, on croisait des Boches sans que le cœur battît. Le costume et l'allure étaient étranges. Un habit ressemblant à s'y méprendre au gris vert de ces bons Messieurs et une petite dose de vin du pays qui donne des jambes, de la voix et du cœur.

Nous ne remonterons pas dans nos montagnes, se disent nos deux lurons, sans embêter le Boche. Et de courir à la gare en quatrième vitesse. Les Allemands de garde à la porte les prennent pour des officiers miliciens. La tenue est rectifiée et la main large ouverte, lancée en avant. Nos hommes répondent d'un même geste et s'engouffrent dans le hall. Un train est en partance. Les Maquisards, après un signe mutuel d'approbation, grimpèrent d'un pas assuré les marches d'un wagon, et, circulant dans le couloir, demandèrent aux occupants de chaque compartiment leur carte d'identité. Ils n'eurent garde d'oublier les « Fritz » se rendant dans la lointaine Allemagne retrouver leurs « Gretchen ». On sortit sans encombre, cueillant au passage les marques de respect des différentes sentinelles. Mon narrateur, témoin du fait, eut soin d'ajouter : « Nous remontâmes au Maquis sans autre incident ».

On ne joue plus pour rire. Le camp de Bernex, maintenant organisé et instruit, veut affirmer sa vitalité. Une prise d'armes est projetée. Les gars défileront dans les rues du bourg, le curé et le maire en tête. Ils iront rendre les honneurs aux Monuments aux Morts, aux braves qui sont tombés. Manifestation téméraire que la morgue allemande ne supportera pas. Les chefs du S.R. en conciliabule chez moi m'exprimèrent leurs craintes de représailles. Leurs pressentiments, malheureusement, se réalisèrent.

En effet, les Boches se rendirent à Bernex près d'un millier, munis de mortiers et de mitrailleuses. Fallait-il qu'ils eussent à compter avec la bravoure de nos hommes pour s'entourer d'un appareil aussi imposant de force.

La large cafetière bouillait sur le feu. Nos Maquisards à peine éveillés s'apprêtaient à déguster un excellent « jus », quand le crépitement bien connu du fusil-mitrailleur ennemi renvoyait à l'écho son bruit sourd et saccadé. « Aux armes ! », s'écrie une voix. En un rien de temps, ils sont tous dehors. Oh terreur ! Les Allemands se tiennent sur les versants environnants. On rentre à l'Hôtel du Midi. On rassemble les objets les plus précieux. On s'élance vers le point qui paraît le moins menacé en tirant, un peu au petit bonheur. Le fusil mitrailleur fait cependant des dégâts dans les rangs ennemis. Le sifflement des balles accompagne notre retraite. L'un des nôtres fut sérieusement touché. Un éclat de mortier lui avait enlevé les parties. Nous le transportâmes. Ce fardeau sacré ralentissait notre marche. Pendant le tragique repli, un drame épouvantable se passait au village. Un groupe crut bon de rester sur place. Les Allemands n'eurent aucune peine à les ramasser. Ils accomplirent sur ces hommes les plus horribles sévices. Deux heures de torture sous les yeux des femmes, des enfants à leur sortie de l'école, avant de les immoler sur la tranquille place. Quelques-uns des nôtres n'avaient pas eu le temps matériel de se sauver. Ils étaient restés au premier de l'hôtel. Une sentinelle allemande se promenait de long en large devant la porte. Aucune chance d'évasion, ni par les fenêtres donnant sur la rue, ni par le toit. Les armes dont ils étaient porteurs furent mises en lieu sûr et on attendit l'heure du destin. Les cœurs battirent très fort quand les lourdes bottes martelèrent les marches de l'escalier. Est-ce une main providentielle qui les arrêta à la porte du refuge ? Personne n'entra. Tremblant plus de rage que de frayeur, nos jeunes assistèrent à travers les volets mi-clos au martyre de leurs camarades dont ils aperçurent, deux heures durant, les bras levés au-dessus d'un mur. Vers onze heures, une rafale de mitraillette leur annonçait que tout était consommé.

Et voici l'attaque de Saint-Gingolph. L'effrayant brasier, les lourdes volutes de fumée que vous vîtes, de vos quais, monter dans un ciel d'orage, vous laissèrent perplexes. Certains accusèrent nos gars d'avoir agi à la légère et d'être la cause directe de

la terrible catastrophe. Sachez tout d'abord qu'un ordre formel était parti du sous-secteur, en date du 12 juillet : Harceler l'ennemi partout où il se trouve, à commencer par les garnisons des rives du Léman. Ensuite, les jeunes recrues dont les arrivées étaient toujours plus nombreuses, avaient besoin d'être armées. Les parachutages ont été rares. On peut les compter facilement dans notre région.

Les F.T.P. prendront leurs armes sur l'ennemi. Enfin la Résistance avait besoin d'otages comme monnaie d'échange.

L'attaque a été soigneusement préparée par les chefs responsables qui se rendirent sur place pour en régler les moindres détails en collaboration avec le groupe local F.T.P. de Saint-Gingolph. L'attaque de l'Hôtel de France dans lequel s'étaient fortifiés une cinquantaine de S.S. s'avérait ardue. Il est adossé à la frontière suisse ou plutôt il en est séparé par un ru de peu de largeur. L'hôtel devra être pris d'assaut. Il faudra agir par surprise et avec le maximum de rapidité. Mais écoutons le chef de l'expédition, mon si sympathique ami, le lieutenant Pierre Barone :

« La sentinelle sera neutralisée par un groupe en civil sans armes apparentes qui lancera en même temps des grenades dans la salle à manger de plain pied, et dans laquelle à l'heure de l'attaque tous les Allemands prennent leur repas. Les bombes Gammont suivant les grenades souffleront les occupants. Aussitôt l'assaut sera donné de deux côtés à la fois par deux groupes de voltigeurs. Les pétards de Plastic auront vite raison des portes en cas de fermeture. Un fusil mitrailleur protégera la progression du groupe à découvert. L'autre F.M. aura pour mission de neutraliser le guetteur abrité dans une guérite édifiée sur le toit et qui dispose d'une arme automatique, vraisemblablement d'une mitrailleuse légère. L'attaque sera ainsi tentée par deux F.M. et 30 voltigeurs à la mitraillette et à la grenade ; les fusils ne disposant que de 30 cartouches chacun s'occuperont des fenêtres dans le cas où les Boches échappés

aux grenades réussiraient à gagner les étages et à occuper les créneaux. Le point le plus névralgique sera l'arrivée probable de renforts en camions d'Évian et de Thonon dont la proximité de Saint-Gingolph permettra l'arrivée rapide. Les fils téléphoniques seront coupés, mais la garnison doit disposer d'un poste de campagne. Deux embuscades de 30 Partisans seront tendues au-dessus de la route, dans les rochers du Locum, avec l'arbalète, la mitrailleuse, le mortier et les meilleurs tireurs. Il faudra également veiller, sur le lac, à l'arrivée de renforts en vedettes.

« À la tombée de la nuit du 21 juillet, sous une pluie torrentielle, trois camions quittent Abondance : ils emmènent la Brigade Rouge et le Camp Michel vers Lajoux où, trempés jusqu'aux os (le Maquis n'a pas d'imperméables), nous passerons la nuit. Le lendemain, toujours sous la pluie battante, ce sera la longue descente par les bois et les ravins sur Saint-Gingolph. Couchés dans une clairière, nous regardons longuement l'objectif dominé par la guérite blanche du guetteur. Nous attendons l'heure de l'action, 11 heures 20. La liaison prévient que les embuscades sont en place. C'est l'heure. Nous pénétrons dans le village. La rencontre d'une patrouille, par l'avant-garde, vient anéantir l'effet de surprise. Elle a déchargé ses mitraillettes sur nous. Les quatre Boches sont abattus, mais l'alarme est donnée et nous ne pouvons aborder l'hôtel, barré par un feu violent de grenades. Nous nous lançons à découvert dans la rue, furieusement. Combien de temps cela durera-t-il ? Pour une attaque de vive force, nous ne disposons que de bien peu de munitions. L'un des nôtres tombe, la tête traversée. Le tir de l'ennemi, bien protégé, est terriblement précis et nourri ; des blessés traversent le pont et se réfugient en Suisse. La fusillade et le tonnerre des grenades font rage. Huit Allemands sont déjà allongés, mais un de nos F.M. se tait : plus de cartouches. Le poste de douane, la douane boche est en feu. Deux cadavres brûlent avec lui.

« Je suis tombé à côté du deuxième fusil mitrailleur et du sang a inondé ma chemise. J'ai vu tomber du toit les deux Boches dissimulés derrière une cheminée et qui me tenaient sous leurs balles explosives : ils n'ont pas échappé aux camarades. Le feu est dans ma poitrine. Adieu les copains. »

Le coup est manqué. La retraite sonne à deux heures. Les gars du Locum restèrent sur leurs positions jusqu'au soir. Ils firent trois prisonniers qui furent exécutés plus tard en représailles.

Si quelques-uns de nos bons pantouflards trouvent que l'affaire a été mal menée, nous leur demandons pourquoi ils n'en ont pas pris la direction. Il est facile maintenant qu'il n'y a plus aucun danger de faire de la stratégie en chambre. Nous pensons que ces Messieurs avaient une occasion excellente d'appliquer les belles théories apprises dans les hautes écoles. C'est dans le « baroud » que l'on voit le soldat à l'œuvre. Nos petits gars n'étaient pas des stratèges, mais ils avaient trois choses très précieuses au combat : leur courage, le bon sens et de l'initiative au service d'un magnifique idéal. Que les flancheurs de 1940 ne viennent pas donner des leçons de patriotisme aux libérateurs de 1944.

Le lieutenant Barone me disait avec une certaine tristesse que nous armions nos jeunes des fusils pris à l'ennemi. Voilà qui me laisse perplexe sur les moyens employés au début de la lutte où nous n'avions rien, si ce n'est quelques fusils vieux modèles en face d'armes perfectionnées. Pour continuer le combat, même pénurie, étant donné le nombre croissant de combattants. Les rares parachutages ne satisfaisaient pas à nos besoins militaires. Que les chefs aient pris la manière forte pour s'en procurer, on ne saurait leur en faire un grief. On devrait plutôt accuser ceux qui, derrière un micro, les pressaient d'agir. Oui, l'échec de Saint-Gingolph vient une fois de plus confirmer la thèse énoncée au début de mon discours : nos Maquisards sont sortis victorieux d'une lutte disproportionnée et qui, normale-

ment, devait donner le dessus aux Allemands, grâce à l'emploi des moyens pauvres, nourris, s'il est permis de s'exprimer ainsi, par leur foi patriotique.

Les camps qui s'échelonnent sur les crêtes dominant la rive sont sans cesse en mouvement. La bête est proche. Elle règne en maîtresse sur la rive. Les incursions vers le rideau de monts verdoyants sont faciles. Elle regagne avec rapidité ses quartiers, sans crainte d'embuscades sur un si bref parcours. D'autre part, les avants du Maquis, voisins du Boche, ont la même facilité. Ils harcèlent l'ennemi par de multiples coups d'épingle. Ceux-ci sont loin d'avoir une portée définitive. Ils ont cependant l'avantage de le tenir sans cesse en haleine et de protéger ainsi les camps de l'intérieur.

Les groupes de Maquisards cachés dans nos profondes vallées vont-ils rester inactifs, laissant à leurs avants le soin de tenir le Boche en respect ? Nous avons dit qu'aucun des camps n'était stationnaire. Les gars de l'intérieur venaient à la rescousse de leur couverture immédiate. Ils participaient à de nombreux et importants coups de main. Nous les voyons à Bernex, à Saint-Gingolph et même dans la place, à Thonon.

Les Allemands pénétrèrent eux-mêmes à l'intérieur des montagnes, pour y déloger nos jeunes. Nous allons apprendre comment le camp Michel les mit à la porte de nos monts et leur ôta à tout jamais l'envie d'en refranchir le seuil.

Chaque village avait ses sédentaires. Nous les nommions ainsi pour les distinguer de ceux qui étaient groupés dans les camps. Ils étaient les précieux auxiliaires du Maquis de choc. Nous les avons vus, à Saint-Gingolph, aider vaillamment les gars d'Abondance et de Thollon dans leur malheureuse entreprise. Les sédentaires de Vacheresse, de Bonnevaux, d'Abondance firent du bon travail dans nos montagnes et prirent souvent l'initiative des opérations.

Les Miliciens prirent une quinzaine de bon temps dans la vallée d'Abondance. On était aux premiers jours d'avril 1944. Les sédentaires de la région trouvèrent plus prudent de rejoindre les camps. Quelques-uns demeurèrent au foyer. La Milice que le courage n'étouffait pas se contenta d'en ramasser un certain nombre à leur domicile. Leurs maîtres dont ils étaient les infâmes valets seront ainsi satisfaits de leur travail. Il faut croire qu'il n'en fut rien puisque, quelques jours après que les Miliciens eurent regagné, à Thonon, le Savoy-Léman, P.C. des troupes de l'ordre, les Boches montèrent à leur tour (avouons qu'ils étaient plus courageux que leurs mercenaires). C'est à ce moment que commença le martyre des chalets. Les sentinelles avaient aperçu, en longue file, dans les sentes, la horde teutonne. L'alerte donnée, les Maquisards se replièrent sur Novel par le col de Bise, en tiraillant derrière les roches. Les Boches furieux de n'avoir pu mettre à mal un seul des terroristes, agiles comme des chamois, s'en prirent à leurs refuges. Le Chauffé, le Lachau, le Bossé, les Cornettes et le Chillon, impassibles témoins, virent leur flamboiement rougeoyer les deux petits lacs de Fontaine et de Bise. Ils frémirent à la frappe saccadée des fusils mitrailleurs martelant leurs parois. La mort des chalets fut glorieuse comme un feu d'artifice au soir d'une fête. Mais le lendemain, quand les premiers rayons du soleil levant descendirent dans la vallée, ils éclairèrent des tas de cendres fumantes. Il ne restait qu'une grisaille informe sur les verdeurs naissantes, de ces tons chauds et indéfinissables où la ronde des heures champêtres s'était, semblait-il, éternellement incrustée.

Après cette illumination inaccoutumée, l'âme des chalets s'étant envolée jusque sur les sommets perdus au milieu des étoiles, un calme plat, avant-coureur de l'orage, s'étendit sur ce val où les Amis de la Nature chantaient, jadis, leur joie de vivre sous le soleil de Dieu. On profita de cette période d'accalmie. Les chefs du Maquis reformèrent les camps, organisèrent la réception des réfractaires étrangers et distribuèrent des armes. On vengera la mort des chalets. On attend le Boche incendiaire.

Le 17 juin, un camion de S.S. part de Thonon, traverse le pont de la Douceur, s'engouffre dans les étroits passages serrés entre le mur rocheux et la Dranse qui roule des eaux jaunes et bourbeuses. L'effet de surprise est certain. Rien n'est à signaler. L'étroite vallée s'ouvre sur Vacheresse et se ferme vers Abondance d'un large cirque de montagnes. La visibilité est suffisante jusqu'au Pas, aucune crainte d'embuscades. Le camion approche de Bellegarde. La marche se ralentit. Qu'est-ce ? les ratés d'une moto ? Cache-toi, Calixte, vite, ce sont les Boches. Trop tard. Les voici nez à nez avec un brave entre les braves. Avant qu'il ait eu le temps d'enlever sa mitraillette en bandoulière, il reçoit une balle en pleine poitrine. Calixte Burnet, blessé à mort, pousse sa machine contre un mur, rassemble ses dernières forces et s'apprête à tirer. Une rafale l'envoie par-dessus le léger remblai. Son corps criblé de balles roule dans la rivière qui coule limpide et familière entre de vertes yeuses. Elle rougit soudain du beau sang d'un Français, ô baptême de sang... L'eau lustrale devient son tombeau avant une résurrection prompte et assurée. C'est l'eau changée en vin des noces de Cana pour d'éternelles épousailles. C'est le vin du sacrifice et l'eau d'une charité héroïque, au jour des sanglantes immolations.

Les Allemands ont continué leur course jusqu'à La Chapelle laissant leur victime et un blessé, François Bernard, que de braves gens descendirent immédiatement à l'hôpital de Thonon.

Les abords de La Chapelle-d'Abondance, village qui avait donné à la Patrie deux de ses fils, fusillés, la veille, à Thonon-Rive, virent l'épopée la plus tragique d'un homme que la mort n'a pas voulu. Le Maquis vengera la mort de son chef très aimé. La descente de la camionnette ne sera pas aussi facile que sa montée. Mais les Allemands sont tranquilles. Les deux victimes laissées sur la route ont dû apprendre à cette poignée d'hommes ce qu'il en coûte de vouloir résister au Grand Reich. Un homme de la bande ose encore se promener sur la route. On l'embarque sur le véhicule. On le place au milieu de la soldatesque qui se rit de son insolente témérité. Jacques Sallavuard savait que cela ne

se passerait pas aussi bien que nos ennemis le pensaient. Alors qu'insouciants les Boches allaient à leur tragique destin, une angoisse terrible commençait à l'oppresser. Les minutes passaient sur son cœur avec des pieds d'airain. La vue de chaque fourré, de chaque taillis, de chaque boqueteau le secouait, l'étreignait, l'étouffait comme les spasmes de la dernière agonie. Les Maquisards, ses camarades, n'allaient-ils pas sortir soudain de derrière cette haie et, ignorant sa présence, tirer de tous leurs feux sur ceux qui avaient tué Calixte. Mais non, encore un tournant. C'est là-bas, vers cette courbe de la route qu'ils attendent. Va-t-il tomber, lui aussi, sous les balles des nôtres ? Abreuvera-t-il de son sang mêlé au sang impur les sillons de France ? Quel calvaire ! Sa jeune vie s'en va. Elle quitte son cerveau. Non, il gardera son sang-froid pour qu'avant de mourir il fasse, lui aussi, tout son devoir. Une pétarade éclate des deux côtés de la route. Il s'aplatit au fond de la camionnette. Ses occupants ont sauté. Il est seul sur le véhicule avec le corps de l'homme qui surveillait la route, et maintenant, affaissé sur sa mitrailleuse, tué, le premier, d'une balle en plein front. Une mitraillette est posée à ses côtés. Il la reconnaît... c'est celle de Calixte. Il s'en empare et en rampant jusqu'au cadavre qui lui sert de parapet, il est prêt au combat. Le moment est propice. Il s'élance. Un Allemand l'aperçoit. Une balle lui fracasse les genoux. Il tombe. Il se relève. Une seconde rafale l'atteint au ventre. Il roule dans le fossé. Deux Boches du même côté, à plat ventre derrière un remblai, répondent aux tirs des Maquisards. Les douilles éjectées tombent sur Sallavuard gémissant. Le jour baisse, les Allemands se replient. Notre héroïque jeune homme demeurera, la nuit entière, dans son fossé, sous une pluie battante. À minuit, un Allemand égaré entendit ses plaintes. Il s'approcha, adossa le blessé et lui mit sur les genoux sa propre toile de tente, en murmurant « Guerre terrible ».

Cette attaque fut menée par les détachements d'Abondance et de Vacheresse. Seize Boches restèrent sur le carreau. Tandis que s'accomplissait un aussi magnifique exploit, les sédentaires assaillaient en même temps un camion envoyé en renfort. Les

Allemands eurent le temps de mettre un mortier en position. Devant le feu nourri de nos hommes, l'ennemi s'enfuit par les bois. Nous eûmes à déplorer la mort du jeune Tupin, tué à la Solitude au moment du repli.

Le lendemain, nos gars relevèrent leurs blessés, visitèrent les positions et récupérèrent les armes. Ignace Burnet en compagnie d'un autre F.T.P. découvrit le corps de son frère Calixte étendu sur la berge. Ramené sous le toit familial, ce brave reçut les honneurs militaires des locaux et des hommes de la Compagnie Michel dont il incarnait la bravoure. Trois jours après, c'étaient ses funérailles. Les Allemands avaient demandé pour ce jour même à ce qu'on leur laissât relever en paix leurs douaniers et enlever leur matériel, affirmant qu'ils n'inquiéteraient plus les Maquisards de ce coin dangereux. Promesse de boche... La famille Burnet revient du cimetière. Les Allemands rencontrent la famille en deuil et s'inquiètent. Ils arrêtent frères et beaux-frères et les emmènent à La Chapelle. Là, ils sont fouillés. François, le plus jeune des Burnet, fut délesté de son portefeuille. On le lui rendit en y laissant, par miracle, deux papiers compromettants, l'acte de décès de Calixte et le permis d'inhumer. Le chef de la Gestapo obligea ses otages à charger leur matériel. Ils ne furent relâchés qu'après que Trincat, propriétaire de l'hôtel des Cornettes, leur eut affirmé qu'ils étaient de paisibles paysans de la région.

Avant de clore ce bref résumé historique de cette partie du Chablais qui va de la frontière valaisane à la rivière de Dranse, je voudrais citer les noms de quelques chefs de grande valeur et, en eux, exalter la valeureuse armée du peuple dont je fus l'aumônier clandestin. J'ai nommé Michel, le commandant du camp qui portait son nom. Il fut de toutes les opérations. Lamberti, dit Doudou, le nouveau Bayard du Maquis. Pierre Barone, déjà cité, le poète maquisard dont les rapports m'ont aidé grandement à la rédaction de ces lignes. Jo Charles, le chef en sabots du camp des Allobroges, le premier du Maquis chablaisien. Ni les uns, ni les autres n'ont été payés de leur courage et de leur

fidélité à la France. Mais, pour eux, une reconnaissance éternelle est au cœur de tous les vrais Résistants.

J'en arrive à Foges, le haut lieu de la Résistance. Chronologiquement, il vient de suite après le coup de Bernex. Je l'ai placé ici comme un couronnement.

Les hauts lieux dans l'Antiquité étaient, comme le nom l'indique, les endroits élevés où l'on s'entretenait avec les dieux et où l'on immolait des victimes pour apaiser leur courroux. Ils étaient sacrés. Foges a été le point culminant du sacrifice du Maquis et en même temps le lieu de la plus terrible expiation. Foges est vraiment, dans la Haute-Savoie, l'autel de la patrie. Ils étaient douze Maquisards dans un chalet, au-dessus de Fessy, sur les pentes des Voirons. Douze Francs-Tireurs et Partisans de France. Un boulanger, un répétiteur du Lycée, un corse, un italien anti-fasciste, des paysans, des ouvriers : équipe hétéroclite et homogène, vivant abrégé de la Résistance Nationale, et surtout des hommes de ma paroisse sans clocher, mes anciens compagnons de misère.

Le 21 février 1944, 400 miliciens entourent le chalet, conduits par les traîtres du pays. Les fusils mitrailleurs entrent en action. Posément, l'équipe se défend. La journée durant, malgré ses pertes, elle interdira l'accès du chalet. Les Miliciens finissent par pénétrer dans la cuisine. Une grenade en étend quelques-uns et met les autres en fuite. Fous de rage, les Miliciens incendient le chalet. Ils ont fait un prisonnier, Angeli Ange, qu'ils fusilleront au Savoy-Léman. Cinq Maquisards vivants trouvent un refuge dans la cave. Et le sacrifice commence. Six corps sont brûlés vifs. La flamme monte très haut dans le ciel savoyard. Dieu sera-t-il apaisé par cette immolation des meilleurs des nôtres... Ils se tordent sous la dure caresse du feu, au-dessus de la tête de ceux qui gémissent dans une terrible catacombe. Clarté au dehors. Ténèbres profondes au-dedans. Les affres de la mort et la gloire des magnifiques résurrections. C'est l'âme du Maquis qui s'envole vers Toi, ô Père, pour que ne meure point la

flamme de la Résistance. Les Miliciens peuvent s'en aller de ce moderne Calvaire en se frappant la poitrine. Qu'ils aillent en criant le restant des jours que la veulerie actuelle leur accorde « Nous avons brûlés des Français, d'authentiques martyrs ». Comme Caïn, la honte est gravée sur leur front et s'ils ont échappé à la justice humaine toujours et plus que jamais boiteuse, ils tomberont un jour dans les Mains du Dieu Vivant.

Nous qui croyons à l'efficacité mystérieuse du sang, disons pieusement avec Péguy ces mots d'une charité humaine autant que divine, expression de notre foi en la fertilité humaine et divine de la cité temporelle, image de la cité de Dieu. Ils rendent admirablement la spiritualité de ma paroisse sans clocher.

Toute âme qui se sauve emporte son corps
Comme une proie heureuse et comme un nourrisson
Et toute âme qui touche aux suprêmes abords
Est comme un moissonneur, le soir de la moisson.

L'âme de nos maquisards s'est sauvée elle-même par sa charité. Leurs bras sont pleins de gerbes d'amour qui sauveront, ici-bas, la cité de Dieu.

V. – Les Saints sans Autel

Aurons-nous le courage de suivre le douloureux calvaire. Ma cathédrale est sanglante. Ses saints brûlés, torturés, crucifiés, morts en exil, emplissent les longues colonnes de son martyrologe. Ils n’auront jamais ni statues, ni autels. Mais, prêtre de Jésus-Christ, j’ai confiance en la parole du Maître : « La plus grande preuve d’amour que l’on puisse donner à ses frères, c’est de mourir pour eux ». Nos petits gars, couchés nus et sanglants, ont donné à ceux de même race, de même sang, de même culture le plus grand témoignage d’amour qui se puisse donner. Et les commandements d’aimer Dieu et d’aimer son prochain n’en font qu’un. Alors, je crois que le Christ qui les a associés à ses souffrances, les a aussi initiés à son triomphe.

Que les routes du Maquis sont sanglantes ! De partout sur la rive comme en montagne, je vois des hommes étendus. Je ne les nommerai pas. Leurs cendres sont anonymes comme leur amour a été désintéressé. Les vivants les ont oubliés. On n’a même pas daigné leur accorder une gloire posthume. Qu’importe ! pour nous, leur Toussaint est le jour de la Libération, leur jour à eux. Nous ne permettrons pas qu’il soit profané par les hommages hypocrites des faux résistants qui, à l’heure présente, sont légion.

Commençons notre pèlerinage par la Rive. Les corps qui jalonnent la frontière ont été contre l’envahisseur, chez nous et au-delà, la plus sûre défense de nos libertés. Saint-Gingolph qui vit un amour filial héroïque : Arlette Boch décapitée aux côtés de son père. Les trois fusillés de Lugrin dont l’un – détail horrible – a été étranglé. Ceux du mur des fusillés, à Thonon, dont les corps brisés furent traînés au supplice, entre le curé et le pasteur. Ils reçurent les balles fratricides en chantant la Marseillaise. Et les quatre jeunes hommes emmenés d’Évian pour

être immolés sur l'une des routes de la Résistance. Deux avaient leurs femmes en espérance. Faut-il parler de ceux qui sont morts en exil après des souffrances inexprimables : 52 déportés à Évian, 35 ne sont pas revenus ; 52 à Thonon, 33 sont morts en Allemagne.

Ce n'est pas tout. Que Dieu nous donne la force de continuer notre sanglant Chemin de Croix. Allons en Montagne. Elle est sainte. Thollon vit le sacrifice de Thomassin. Il reçut la mort, le torse nu. Sur sa poitrine brillait, seule, une petite croix d'argent donnée par sa mère. La population de Bernex assista impuissante au martyre des fils de France. Leurs corps étaient affreusement mutilés. L'un d'eux avait les verres de ses lunettes rentrés dans l'orbite. Et la sanglante nuit de Noël des vingt-quatre carbonisés d'Habère-Lullin ! Et la fraternité dans l'immolation des trois frères Boujard de Féternes. On ne peut les citer tous, ceux de l'occupation et ceux de la Libération.

Au milieu de ces gerbes moissonnées, je place la haute stature de Maurice Blanchard, chef de bataillon F.T.P., dont la passion a plus d'un point commun, quoiqu'on en dise, avec celle du Christ : vendu par ses frères, conduit au prétoire du Savoy-Léman, tué à coups de talon, sous les yeux de sa femme, sans qu'il ait ouvert la bouche pour se plaindre ou pour vendre ses frères.

Nous sommes les héritiers de nos morts. Nous garderons pur leur idéal de liberté. Nous ne nous laisserons pas acheter, ni par les honneurs, ni par l'argent. Nous avons la même soif, le même amour de notre patrie. Nous voyons au pied de la même croix, unique et salvatrice, leurs veuves et leurs orphelins. Ils nous sont confiés par le Christ lui-même.

Nous vous demandons non pas de la pitié, mais une reconnaissance qui, dans tout cœur bien né, doit être éternelle comme leur sacrifice.

Je terminerai mon long discours par une dernière histoire du Maquis dans laquelle il a été dit des paroles qui resteront historiques et qui doivent être notre mot d'ordre.

C'était à l'attaque du Petit Chênet. Les G.M.R. montent en force. Leur chef se présente au lieutenant Michel qui commandait le petit groupe de Maquisards : « Êtes-vous A.S. ou F.T.P. ? » « Si vous êtes A.S. il ne vous sera fait aucun mal. » « Nous sommes Francs Tireurs Partisans Français, répartit Michel. » « Alors, rendez-vous où l'on vous écrase. » « Un Franc Tireur Partisan ne se rend jamais ». Et le lieutenant Michel tira le premier. Que nous soyons A.S., F.T.P., du M.U.R. ou Résistants tout court, jamais nous ne nous rendrons aux forces du mal, quelles qu'elles soient et d'où qu'elles viennent. Nos martyrs nous le demandent.

Amphion-les-Bains, le 17 Janvier 1946.

Abbé Étienne CHIPIER,

Aumônier de la Résistance

et

Membre du Comité d'Épuration

de l'Arrondissement de Thonon.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Décembre 2014

—

– **Élaboration de ce livre électronique** :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : MichelB, PatriceC, MarcD, Coolmicro.

– **Dispositions** :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Tout lien vers notre site est bienvenu…

– **Qualité** :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.